DANIEL BAUD-BOVY

HUGUES BOVY

1841-1903

IN MEMORIAM





HUGUES BOVY

1841  1903

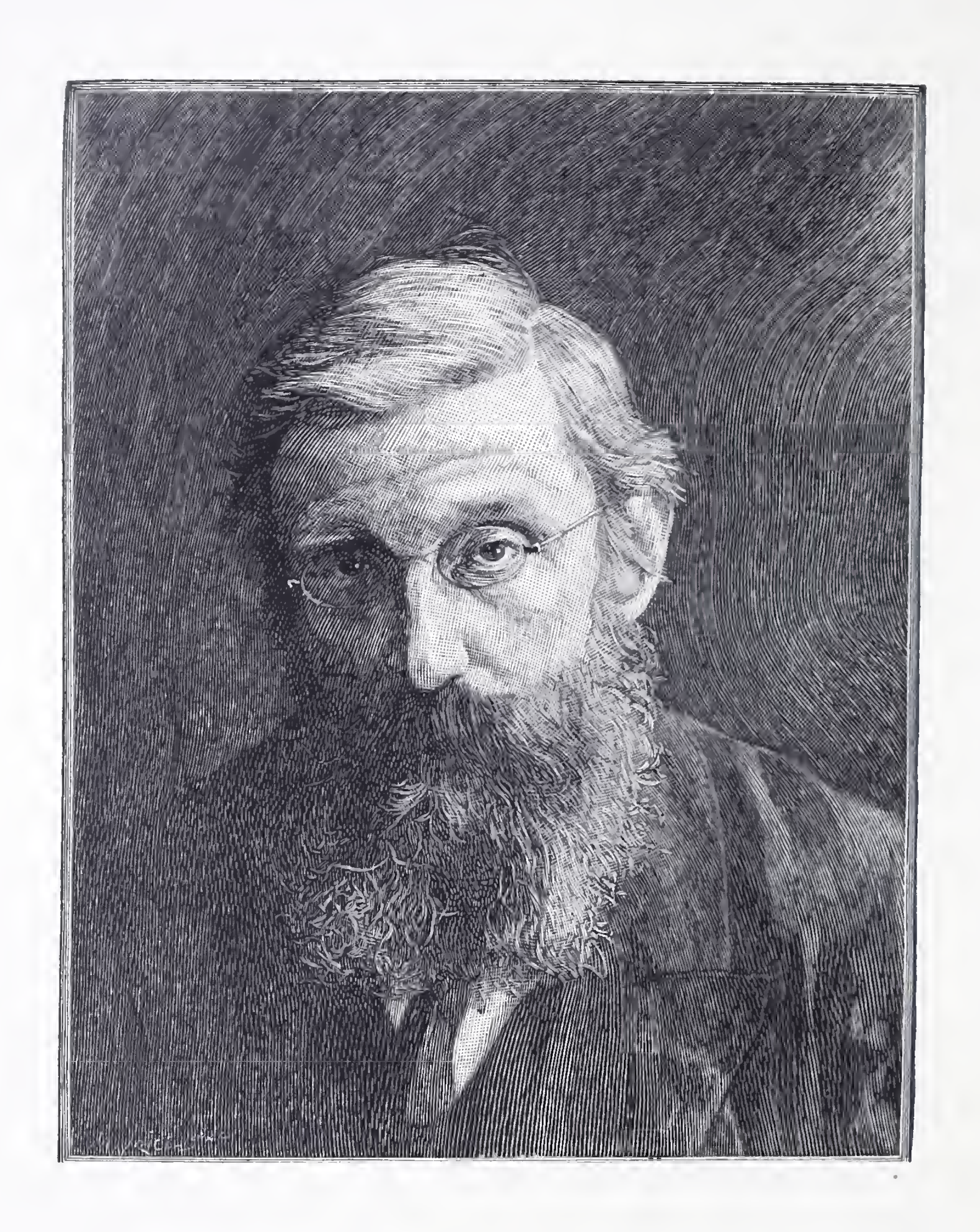
Il a été tiré de cet ouvrage :

20 Exemplaires numérotés de 1 à 20
avec la double suite des gravures sur
Hollande et Japon.

180 Exemplaires numérotés de 21 à 200
avec la suite des gravures sur Hollande.

N° 74





DANIEL BAUD-BOVY

HUGUES BOVY

1841-1903

IN MEMORIAM



GRAVURES SUR BOIS

PAR

MAURICE BAUD

GENÈVE

MDCCCCVII

TABLES

TABLE DES GRAVURES

HORS-TEXTE

Les planches hors-texte sont placées en regard des pages indiquées à la table.

DANS LE TEXTE



TABLE DES MATIÈRES





1. Dessin.

ENVIRONS D'HERMANCE.

Tirée à un nombre limité d'exemplaires, épuisée avant de paraître, l'étude qui va suivre n'est point destinée au public. Elle s'adresse à des parents, à des amis, à des admirateurs de Hugues Bovy. Ils me pardonneront si, confiant dans leur bienveillance, je mêle parfois plus qu'il le faudrait d'intimité et d'émotion les appréciations du critique.

L'heure de fixer la place qui appartiendra à cet artiste, parmi les médailleurs contemporains, à la suite de son oncle Antoine, n'est point encore venue ; et ces quelques pages sont loin de prétendre au définitif. Comme les reproductions d'œuvres peu connues et d'études qui les illustrent, elles ont pour but principal d'éclairer les côtés ignorés du caractère et du talent de Hugues Bovy.



D'entre ceux qui, ces dernières années, le croisaient chaque jour, aux mêmes heures, sous la Treille, tandis qu'il se rendait à sa classe, combien se doutaient de sa valeur? Ils voyaient un passant timide, légèrement voûté, le visage aux grands traits fins et simples baignés de la vague d'une douce barbe grisonnante, qui les saluait avec révérence, très bas, à l'ancienne mode, et ils pensaient : « ce bon monsieur Bovy ».

Si c'était en hiver et que, d'aventure, ils fussent obligés de l'arrêter, ils devaient attendre qu'il eût, d'un mouvement hâtif et maladroit, retiré son gant afin de leur tendre sa main nue. L'affabilité de son expression tempérait la réserve dont cette courtoisie semblait le signe. Sa cordialité discrète et chaleureuse lui gagnait les cœurs à son insu.

La sympathie qu'il éveillait ainsi, s'augmentait chez ses élèves d'une admiration profonde. Sous l'humilité dont chaque jour il leur fournissait des preuves en sollicitant d'eux des conseils, des critiques même, ils savaient pourtant découvrir l'étendue de sa culture, l'élan de son âme et cet amour du Beau et de la Nature qui dominait sa vie. « *Je m'efforcerai,* leur écrivait-il un jour, *de vous donner le peu qui est en moi de cet amour religieux et enthousiaste de la beauté, cela au profit d'un grand bien : votre joie intérieure* ».

Une telle ferveur échauffait les moins doués.

Rares pourtant, ceux qui le connaissaient tout entier. La pudeur de ses sentiments était extrême. Il répugnait d'une part à monnayer le trésor intime de ses émotions ; de l'autre, il se jugeait, avec un excès de modestie, très indigne d'occuper le prochain de soi-même. Si on l'interrogeait sur ses travaux, il levait les mains d'un geste de détresse, agitait la tête, et déclarait « que cela n'allait pas....... que le moindre de ses élèves en savait plus que lui... qu'il valait mieux s'en taire..... » Tirant alors de sa longue blouse de toile, la pipe à tuyau de roseau qui ne le quittait jamais, il la bourrait, l'allumait et parlait d'autre chose.

Pour sentir tout ce que ce besoin d'effacement cachait d'élévation de pensée, d'ardeur contenue, « d'amour religieux et enthousiaste de la beauté », il fallait l'aller surprendre le soir dans sa petite maison de Florissant.

Du nom que sa mère donnait chez elle à la chambre commune, il l'avait baptisée « le Charpifou ». Au printemps, les clématites qu'il avait plantées la recouvraient de la base au faîte. Profitant de la douceur revenue du crépuscule, chaque soir où nous étions libres, nous nous rendions au Charpifou.

Dès le seuil on entendait les sons du piano.

La pipe à la bouche, vêtu de son habituel tricot de laine « l'oncle Hugues » conversait avec Bach, Beethoven ou Haydn.... A notre entrée il se levait, s'excusait de sa tenue, de sa pipe... et finalement sur notre prière se remettait à jouer. « Personne, a écrit un de ses biographes, M. J. Crosnier, personne

au piano ne m'a jamais causé d'impression pareille, il *dessinait* la phrase de façon supérieure et cela remuait jusqu'au fond des entrailles ».

Instrument, instrumentiste, on oubliait tout... Il n'y avait plus que la musique, plus que l'âme et le génie du musicien, l'œuvre se développait telle sans doute qu'elle fut rêvée et sentie, privée peut-être de certaines subtilités de rendu, — car Hugues Bovy n'était point un virtuose — mais dans son intégrité structurale et sa signification essentielle. Parfois, soulevé d'admiration, il s'écriait : « Est-ce beau ! » Parfois aussi, incapable par manque de dextérité de rendre toute la souplesse ou la nervosité d'un passage, courbé sur le clavier, les épaules remontées, il murmurait plein d'angoisse : « Ah ! mon Dieu !..... Ah ! mon Dieu !..... » Alors souvent, trop mécontent de ses « spatules », il fermait le cahier, et se traitait de « gredin ».



2. Dessin à la plume. Vers 1865.

Hugues Bovy par lui-même.

A l'ordinaire, la sonate achevée, il se levait, repoussait une mèche de cheveux opiniâtre, faisait quelques pas dans la chambre, revenait à la partition, la feuilletait, et, debout près du piano, en revoyait les thèmes fondamentaux. Tout en insistant des doigts sur un accord et, comme se parlant à lui-même, il définissait avec perfection le sens de l'œuvre. En art, au-dessus de Beethoven il ne mettait que Phidias. Les derniers quatuors le ravissaient en extase. Nul à ses yeux n'avait mieux su édifier une symphonie, établir la proposition, faire jaillir le drame et conclure. Mais au point de vue de la science et de la composition, Bach lui semblait sans rival ; il insistait sur

l'émotion que dégageaient ces merveilleux jeux des lignes musicales, ces arabesques rythmiques, ce parfait développement du thème choisi. « Il n'y a que lui, disait-il, pour mener une fugue jusqu'à sa conclusion logique ». Il chérissait « le père Haydn », sa pureté, sa gaîté sereine et religieuse ; il voyait dans certains passages des Saisons le germe du final de la Pastorale.

Son maître Barthélemy Menn avait fortifié chez lui le goût des rapports nouveaux, des images et des analogies. Pour parler d'un art il se servait volontiers de la langue spéciale à un autre. Il dissertait de musique avec des termes de peintre ou d'architecte : « Le rythme, disait-il, est la répétition dans un espace donné d'une combinaison d'éléments. Dans les ornements ces éléments rythmés servent de fond pour faire valoir le dessin principal, c'est un effet analogue à celui d'un accompagnement dans une mélodie ».

Un soir qu'il méditait à demi-voix sur un andante de Beethoven, il nous montra le paysage accroché au-dessus du canapé. Menn y a représenté une rivière bordée d'arbres énergiques surgie du lointain et déroulant ses flots, qui apportent au spectateur l'or suprême du couchant. « Voilà, c'est ça, c'est le même sentiment, murmurait l'oncle Hugues, le même rythme, le même souffle..... »

Que de fois je l'ai vu, assis de l'autre côté de la table, chercher d'une main dans son « broustou » sa boîte d'allumettes, et de l'autre repousser la lampe pour contempler ces « bords de l'Arve ». Sa mère, Caroline Bovy, « la tante Caroline », tenait cet admirable tableau du peintre lui-même « *qu'elle aimait,* écrivait Hugues, *et vénérait quoique plus ancienne* ».

Le regard levé vers cette toile, et environné de fumée transparente, le cœur enchanté de musique, l'oncle Hugues alors glissait aux souvenirs.

« .... C'est vers 1858, que ce tableau a dû être peint, disait-il, M. Menn était, en art, un révolutionnaire. Il faut lire les journaux du temps. Il organisait à Genève des expositions où figuraient des toiles de ses amis : Daubigny, Corot, Delacroix, Courbet, Chintreuil. Delacroix avait envoyé son *Hamlet et Ophélie*. Le public genevois et la critique accusaient ces illustres de se moquer du monde.

« Ma mère était à la fois un peu élève de Corot et de Menn. Elle nommait ce dernier *son champ de blé,* pour ce que ses cheveux étaient de l'or des blés, ses yeux du bleu pur des bluets, ses lèvres rouges comme des coquelicots. Mes plus anciens souvenirs de lui remontent à 1851. Je le voyais quelquefois chez mon oncle Hugues Darier, aux Terreaux de Chantepoulet ; il y dînait régulièrement le jeudi soir. Après le repas il y avait conversation générale.

« Parmi les hôtes de Hugues Darier on comptait quelques réfugiés du coup d'état, le Dr Chouet de Bourges, Arago, Thoré. Souvent M. Menn s'isolait avec son ami mon cher oncle Daniel pour parler de Paris, de leur commun séjour dans l'atelier de Ingres, du voyage en Italie. J'étais malheu-

reusement trop jeune pour apprécier ces conversations d'un si haut intérêt; je me rappelle seulement le commencement de l'interrogation : Vous souvenez-vous Menn....... ?

« Mon oncle Jean-François Bovy venait alors d'acquérir le château de Gruyères, et Daniel, son frère, s'était chargé, malgré le triste état de sa santé, de décorer la grande salle. Il avait exécuté des maquettes à une échelle réduite. Il s'agissait de les mettre au point. M. Menn voulut bien prendre en main la direction de ce travail. Il y consacra ses vacances plusieurs années de suite. C'est alors que je le vis à Gruyères, en compagnie de Corot, de Baron, de Français. Le soir après la journée de bon travail on était réuni autour de la modeste table présidée par la maîtresse de maison ma tante J.-François Bovy qui avait l'œil à tout. Quelle gaîté, quel esprit! Au dessert il y avait des chansons d'atelier, la plupart très drôles, quelques-unes, celles de Corot, sentimentales..... et si bien dites! On lui redemandait *Les soupirs :*



3. Dessin à la plume. Vers 1865.

CAROLINE BOVY, MÈRE DE HUGUES.

Ah! soupirs, soupirs si doux,
Je ne voudrais d'autre joie
Que d'arriver avec vous
Où mon âme vous envoie.....

Puis Leleux et Corot se disputaient les faveurs de M. le Comte de Gruyères (c'était mon oncle Daniel) et l'honneur de lui verser à boire (de l'eau). Chacun d'eux établissait ses droits, cherchait à les faire prévaloir. Mon oncle se prêtait

à la scène avec une grande dignité. Leleux y dépensait certainement beaucoup d'esprit, Corot était moins brillant, plus bonhomme ; c'était à mourir de rire, et M. Menn jouissait en sage de ces jeux d'enfants... »

L'oncle Hugues souriait à ce passé, puis entendant tinter l'heure : « Qu'il est tard ! je vous retiens avec mes histoires..... Et moi demain, j'ai mon buste de Galland qui n'avance pas..... je ne suis plus bon à rien ! plus bon à rien ! »

D'autres fois la sonate achevée, ayant prié « Pichus », ainsi qu'il nommait un de ses fils, d'aller quérir à la cave un pot de vin d'Hermance, il évoquait les grands parents, les oncles, les fondateurs de la « Colonie Bovy ».

Il décrivait le petit village de Saint-Georges près de Gimel, berceau de la famille, situé sur la route du Marchairuz à l'orée des bois de hêtres et de sapins, dominant la nappe luisante du lac.

« Aujourd'hui encore, ils sont tous Bovy à Saint-Georges. Le syndic est un Emile Bovy, si je sais bien. Plus d'un sans doute saurait vous conduire dans la forêt, vers le rocher où Antoine a tracé son nom en lettres rouges et comme un témoignage de reconnaissance au terroir natal. — Va là-haut, ajoutait-il, tu verras appendue à la façade de l'auberge du S[t] Georges, l'enseigne forgée par ton grand-père Julian. C'est la plus belle du Canton..... »

Ces douces soirées de printemps s'écoulaient de la sorte..... nous ne nous lassions guère de parler de nos anciens. L'un interrogeait, l'autre faisait réponse.

Il était rare que ces conversations allassent sans de francs rires. Hugues Bovy riait d'un rire d'enfant ; c'est le privilège des âmes intactes. Il l'avait hérité de son père et de son aïeul ; ses oncles l'eurent aussi en partage. Son enfance pétillait en ses yeux, sur ses lèvres, lorsqu'il parlait de l'oncle Bibi, lorsqu'il nous racontait avec quelle adresse Daniel Bovy amenait la lingère de la Boissière à donner la recette du sirop de capillaire qu'elle nommait sirop de picanlair !

Nous parcourions ainsi tantôt riants, tantôt attendris, les humbles fastes de notre histoire familiale.




HVGVES BOVY

Les Bovy sont-ils autochtones ? nous demandions-nous. Il est plus probable qu'ils ont passé la montagne lors des guerres de religion. Ils se seraient alors nommés Bouvier. « M. le Professeur Bernard Bouvier, disait Hugues, m'a prouvé que nous étions un peu cousins ! Bovy, Bouvier, c'est tout un. Ils étaient cultivateurs, vivaient du fruit de leurs bestiaux. Sous la domination bernoise l'un d'eux fut gouverneur de Saint-Georges.

Jean-Samuel, petit-fils du gouverneur et grand-père de Hugues, devait le premier illustrer leur nom. A l'âge de 12 ans, un jour qu'il avait accompagné son père à Genève, où ce dernier venait vendre du bois, il déclara qu'il ne retournerait pas à Saint-Georges, qu'il voulait rester en ville, et saurait s'y débrouiller. Le père, homme sage, laissa faire cette forte tête. L'enfant au bout de quelques jours avait une place de messager chez M. Veyrassat, bijoutier renommé ; peu après il était apprenti, puis ouvrier, enfin au seuil encore de l'adolescence, il devenait comme par miracle l'associé de son patron, auquel bientôt il succéda.

En se fixant à Genève, Jean-Samuel inconsciemment avait écouté la voix de son génie. Saint-Georges eut offert un cadre trop étroit à son besoin d'activité et de création.

Reçu habitant en 1791 il épousa deux ans plus tard une demoiselle Choudant ou de Choudens. C'était au temple où elle chantait des psaumes d'une voix délicieuse qu'il l'avait vue pour la première fois.

Il avait installé ses ateliers dans deux maisons où l'on accédait par l'allée portant le N° 51 de la rue Rousseau, jadis rue Chevelu.

L'accroissement de sa famille, la prospérité de ses affaires l'engagèrent par la suite à construire à côté de ces immeubles une troisième maison, flanquée d'une tour en briques de style roman. Une petite statuette de St-Georges terrassant le dragon avait été modelée et placée dans une niche au-dessus de la porte par son fils Julian architecte de la tour. De l'atelier de Daniel situé dans les combles, le regard, par-dessus les Terreaux et les fossés, par-dessus les arbres des Pâquis, plongeait sur la rade et pouvait aller jusqu'aux rives de Savoie. C'est dans le sous-sol de cette maison qu'il installa le balancier dont il était l'inventeur et qui le rendit fameux. Son ami le graveur Louis Fournier, premier maître de son fils Antoine, fit, aidé de son jeune élève, une médaille à cette occasion. Elle montre à l'avers un laurier brisé par l'aquilon, tandis qu'un chêne planté par le travail et soutenu par l'Amour résiste victorieusement. En exergue est reproduite la devise qui se lit sur le corps du balancier :

DEVS LABORIBVS BENEDICAT

TVIS

Le revers porte le monogramme de J.-S. Bovy encadré d'une guirlande d'épis et de grappes.



1. Croquis. Carl Vogt. Crayon. 1886.

En légende, une dédicace et la date de l'inauguration :

La Nature et l'Amitié
au talent.
Le 24 novembre 1821.

Ce puissant instrument était particulièrement destiné à la frappe des fonds de montres.

Les travaux d'Antoine, couronné l'année suivante par la Société des Arts pour son Aphrodite, et l'entreprise de la monnaie de Genève qui fut entre les mains de J.-S. Bovy et de ses descendants, de 1825 à 1848, allaient l'employer surtout à la frappe monétaire.

Dès le fin jour et, lorsque la besogne pressait, — lors des émissions de monnaies décimales ou de médailles de tir, — jusque tard dans la nuit, la maison tout entière retentissait et frémissait sous les chocs du balancier.

La percée de la rue Lissignol, qui entraîna la démolition des maisons Bovy, a nécessité son transfert en de nouveaux ateliers dirigés par M. L. Furet. Mais, enfant, je l'ai contemplé dans son ancien domaine. Devant la maison de la tour, en bordure des Terreaux, des constructions plus récentes s'élevaient alors : les ateliers de Hugues Darier, l'immeuble où était le Jardin d'Enfants fondé par Mme de Portugal et dirigé par Mlle Suzanne Cornaz. Du jardinet qui dépendait de l'école, je pouvais saluer d'un bonjour ma tante Caroline à sa fenêtre ou le père de Hugues, le cher oncle Louis. Il adorait les petits et les accueillait d'un sourire inoubliable. Au « quart d'heure » j'allais souvent l'embrasser. On passait par l'allée, on frappait à la porte sombre : « Ah ! c'est toi, entre seulement » disait l'oncle Louis, assis à son bureau, et il repoussait du même geste qu'eut plus tard son fils Hugues, ses longs et soyeux cheveux blancs.

Malgré la bienveillance de son invitation on ne pénétrait qu'avec un res-

pect mêlé de vague terreur dans ce lieu bas, sombre, où sommeillaient des formes inconnues, confuses, dont les arêtes avaient de durs éclats. Une baie cintrée, obstruée en partie par un poêle et par l'emporte-pièce destiné à préparer les « flans » conduisait à la chambre du balancier....... Des fenêtres, qui prenaient jour sur une courette où végétait une maigre verdure, l'emplissaient d'une lumière brunie... Dans des armoires, derrière un grillage s'alignaient les matrices, les poinçons, les coins dont les « chemises » d'acier pendaient aux murs à côté de pinces, de tenailles, de cisailles, tout un arsenal mystérieux. Le balancier dominait ce royaume obscur, rébarbatif et pourtant imposant. Il le tenait sous le geste rigide de ses bras terminés chacun par un lourd boulet. Au pas de vis poli de son arbre s'enroulaient les reflets du jour. A ses pieds deux fosses se creusaient dans le plancher: les « écales » où descendait le « poseur », celui qui poussait les flans sous la machine. Ordinairement trois hommes le manœuvraient. Ils se nommaient Cessant, Gros et Rat. Aussi Hugues disait-il en riant que la monnaie genevoise avait été longtemps frappée par sept cents gros rats. Quand il s'agissait de médailles d'un fort module six ouvriers étaient nécessaires. On amenait le balancier au plus haut de sa course. Chaque groupe de trois hommes s'attelait aux cordes fixées près des boulets. Ils les balançaient un instant comme ils auraient fait d'une fronde gigantesque, puis lorsqu'ils se sentaient aller en mesure et capables de donner simultanément tout leur effort, à un signal ils les lançaient. Les énormes sphères semblaient se poursuivre, elles planaient au même niveau, d'un mouvement toujours plus rapide la vis s'enfonçait, le poseur avançait sa rondelle de métal sous le coin solidement enchemisé... Il y avait un choc sourd, formidable, les bras du balancier semblaient ployer, les



5. Croquis. Crayon. 1888.

M.-L. Bovy.

boulets semblaient rebondir, les hommes, malgré eux, courbaient la tête; d'un étage à l'autre le son et la secousse montaient, allaient dire aux petits-enfants, aux arrières-petits-enfants de Jean-Samuel que le labeur ancestral se continuait rude, joyeux et sain.

Hugues qui devait un jour être un des aides de son père et frapper sous sa direction ses propres ouvrages fut bercé au bruit du balancier.

. . .

Jean-Samuel Bovy avait cinq fils et trois filles. L'aînée était Louise, l'aîné des fils, Antoine, venu au monde en 1795. Marc-Louis, séparé d'Antoine par Henriette-Suzanne et Jacqueline-Charlotte, était de 1805; John de 1807; Julian de 1810; Daniel de 1812. A l'inauguration du balancier les trois filles et Antoine étaient mariés. Alors, en s'inspirant des idées de Fourier, plus encore en obéissant à l'amour qui les unissait, Jean-Samuel et ses enfants fondèrent « la Colonie ». Logés les uns près des autres, ils décidèrent malgré les alliances et les nouveaux-nés, de vivre en commun, de continuer à ne faire qu'une seule et vaste famille.

Avec des fortunes diverses, cette institution domestique dura bien près de 50 ans. Jean-Samuel et sa femme moururent à deux mois de distance en 1837. John créa à La Chaux-de-Fonds une fabrique bientôt florissante, Marc-Louis, un temps dirigea à ses côtés un atelier de dorure galvanique. Antoine se fixa à Paris, Julian l'y rejoignit pour tirer parti de diverses inventions et y mourut.

Puis Suzanne, veuve de Pierre Balland, épousa Hugues Darier en 1845.

Charles Bovy-Lysberg, fils d'Antoine, épousa une fille de Jean-Louis Fazy (1848); sa sœur Octavie devint la femme du peintre Baron (1852); Laure, fille de Marc-Louis et sœur de Hugues, celle du Dr Isaac Mayor.

Ni les distances, ni les deuils, ni les froissements d'idées ou de sentiments qu'engendre si vite la vie en commun ne purent rompre ou relâcher entre ces frères et sœurs des liens serrés avec tant d'intelligente bonté par leurs parents. Ceux de Genève restèrent en correspondance active avec ceux de Paris et ceux de La Chaux-de-Fonds.

Il n'était pas ici ou là de réunion de famille, sans que l'un d'eux ne portât la santé des absents. Le « repas de pommes de terre » institué par Jean-Samuel, les réunit longtemps au grand complet. Il rappelait les services qu'avait rendus le populaire aliment à la famille naissante durant les rudes disettes de la Révolution. On le faisait coïncider avec une visite des Parisiens. Les Chauxdefonniers ne reculaient pas devant le long voyage en poste pour s'y rendre. On conte encore les prodiges d'ingéniosité culinaire et mécanique dont il fut l'occasion. C'est ainsi que l'on vit un moulin en miniature, dressé au milieu de la table de la Colonie, faire son tic-tac et bluter une fine farine de pomme

de terre, bientôt transformée en gratin ! Après le repas l'une des dames se mettait au piano. Tous aimaient la musique. Daniel et deux de ses sœurs tenaient de leur mère des voix magnifiques. « L'oncle Daniel, disait Hugues, du jour où il fut impotent ne chanta plus qu'avec répugnance, mais il chantait en dormant. Nous avons souvent entendu, Balland et moi, qui dormions près de lui, s'élever sa voix dans le silence... »

Louise émouvait dans le contralto, Jacqueline-Charlotte, Madame Ami Privat, nommée plus tard professeur au Conservatoire, possédait dans le soprano une voix d'une admirable étendue qui passait naturellement de l'un à l'autre registre.

En un temps où la musique italienne triomphait même en Allemagne, le salon des Bovy fut peut-être le premier de Genève où l'on entendit les œuvres des grands classiques allemands. Auguste Protet-Balland, baryton amateur et excellent musicien, venait tout exprès de Lons-le-Saulnier tenir sa partie dans ces concerts. S'ils avaient lieu en été et que les fenêtres fussent ouvertes, les promeneurs s'arrêtaient sur les Terreaux et applaudissaient. Plus tard la Colonie, établie d'abord au Château de la Boissière sous les auspices de Hugues Darier, puis à St-Jean, monta certaines scènes des opéras de Gluck tombés alors en discrédit. Parmi ses hôtes assidus, elle compta Pradier, Chaponnière, amis d'Antoine ; Corot, Français, Leleux, Saltzmann, Menn, van Muyden, particulièrement chers à Daniel ; Thoré et Arago comme nous l'avons déjà dit, James Fazy et les principaux chefs de son parti, Madame André Léo, Madame de Portugal, Pierre Leroux enfin, tous accueillis en intimes par Hugues Darier.

Daniel dont Ingres espérait beaucoup avait été frappé de paralysie à son retour d'Italie. Il était d'une noble figure, de haute taille et parfaitement pris. Sa belle voix, son jeune talent, l'aisance de ses manières semblaient lui assurer l'avenir déjà promis à Antoine. Son infortune en fut plus grande. Il la supporta sans une plainte. Ses frères d'ailleurs s'ingéniaient à la lui adoucir.

Sur les conseils de James Fazy, John dont la situation était favorisée, acquit en 1848 le château de Gruyères. Il institua son cadet seigneur et maître du manoir avec charge de le remettre en état. Ce fut là comme il l'espérait le but et l'emploi de cette existence amputée. L'infirmité physique, surtout si elle est accidentelle et n'a point dégradé les sentiments, aide en général au développement de l'esprit.

Impuissant à dépenser en activité extérieure et proprement créatrice les forces dont il disposait, livré aux longues heures de méditation et de lecture, voué aux pensées généreuses et désintéressées, fervent de l'art, détaché du monde, d'autant plus attaché à son entourage immédiat, libre d'étudier à loisir, de mûrir les projets communs, Daniel ne tarda pas à devenir le chef spirituel de la famille, son conseil, le guide vénéré de ses neveux et nièces.

Hugues Bovy conservait à sa mémoire un culte reconnaissant. C'est en

nous entretenant de lui qu'il esquissait peu à peu l'histoire de la Colonie et dessinait les caractères principaux du milieu où il avait lui-même grandi.

. . .

Cadet de deux sœurs et d'un frère, il était né le 20 mai 1841.

« *Je suis né à Genève,* — a-t-il écrit en 1892, dans une courte autobiographie que lui avait demandée Barthélemy Menn, — *Je suis né à Genève en 1841. Mon père qui avait un grain de génie dans un coin de la tête exerçait plusieurs professions. Il était mécanicien, bijoutier, frappeur de médailles, fabricant de tuiles métalliques et de grilles à café... Dans un voyage en Allemagne, il fit du daguerréotype, il inventa aussi plusieurs modes de dorure galvanique et les exploita à La Chaux-de-Fonds pour la dorure des mouvements d'horlogerie; bref, en un mot, bon à tout; tour de tête 63 centimètres. Ma mère (Caroline Balland), femme charmante et originale, pensait à la littérature en remuant les sauces, ce qui ne l'empêchait pas d'être un modèle d'ordre et de bon sens.*

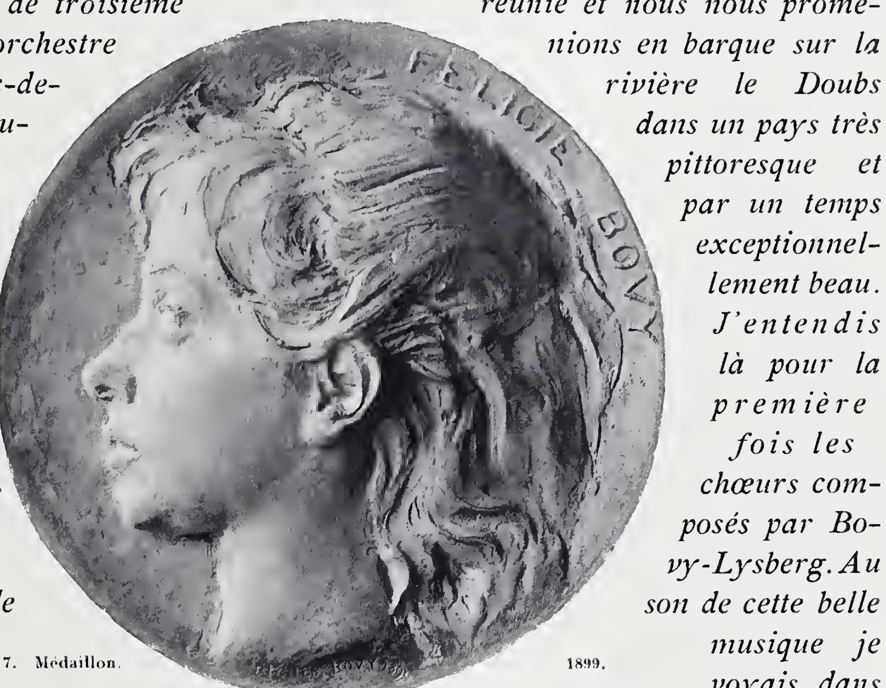
6. Médaillon. 1903.

Dr Isaac Mayor.

Après avoir donné ce souvenir à mes chers parents, je dois dire que les fils ne les valaient pas, têtes moyennes ou même faibles; bons à tout aussi, mais de l'espèce qui n'est bonne à rien.

A l'âge de deux ans je partis avec mes parents pour La Chaux-de-Fonds. C'est là, paraît-il, que je fis mes premiers débuts dans la carrière artistique. Etendu à plat ventre sur le plancher pendant des journées entières, je dessinais des ronds autant qu'il en pouvait entrer dans une feuille de papier en les accompagnant de mélodies de mon crû. Je ne sais ce que valaient ces dernières car je ne me souviens que très vaguement de cette époque. Ma mère recevait une fois par semaine quelques amis. Soirées très simples auxquelles se rendait assidûment M. Carl Marlemont Wett, violoniste distingué de Rotterdam. Un soir qu'il nous avait charmés par son talent, je demandai à apprendre le violon.

On crut que la musique était pour quelque chose dans cette demande et on me l'accorda. Mais franchement je n'avais vu que certaines boules de gomme renfermées dans la boîte à violon de mon futur professeur et qu'il m'avait données. J'eus bientôt lieu de m'en repentir car l'archet de M. Wett s'abattait plus souvent sur ma tête que sur son violon. Avec cette éducation un peu sévère, il faut absolument devenir musicien ; aussi à l'âge de huit ans et demi je faisais ma partie de troisième violon dans l'orchestre de La Chaux-de-Fonds et j'exécutais ma partie dans les ouvertures de Boeldieu et de Kalliwada. Ma première impression musicale qui ait laissé empreinte eut lieu au baptême de mon frère cadet. Toute notre famille était réunie et nous nous promenions en barque sur la rivière le Doubs dans un pays très pittoresque et par un temps exceptionnellement beau. J'entendis là pour la première fois les chœurs composés par Bovy-Lysberg. Au son de cette belle musique je voyais dans les détails le paysage qui nous entourait et il me semblait que je ne l'avais jamais encore admiré. Je n'en dis pas plus long pour ne pas tuer par des paroles bêtes le souvenir de cette belle journée.



7. Médaillon. 1899.

Portrait d'Enfant.

A dix ans je revins à Genève pour y entrer au Collège. J'y continuai mes études de violon sans aucun succès et je commençai le piano. Ma maîtresse connaissait aussi la manière rude ; mais ma tête était épargnée, mes doigts seuls souffraient s'ils avaient le malheur de se tromper. Je ne faisais pas plus de progrès sur le piano que sur le violon, ce qui tenait, je pense, à ma maladresse, car je commençais à aimer véritablement la musique.

Après avoir fait notre tâche, nous labourions ensemble (ma maîtresse n'était guère plus forte que moi) quelque sonate ou symphonie de Mozart ou de Haydn, quelquefois du Beethoven, lorsque le courage était tout en haut du baromètre. C'était l'heure du plaisir et il devint toujours plus grand, assez pour que je songeasse à le multiplier. J'avais trouvé en ma cousine Zoé Bovy une bonne âme toujours bien disposée ; nous nous délections dans la lecture des musiciens

classiques, en but aux plaisanteries de notre oncle Daniel, qui nous marquait plus d'intérêt qu'il ne voulait en avoir l'air. A cette époque, je fis mes premiers essais de composition écrite, point de génie naturel, une pure démangeaison d'écrire.

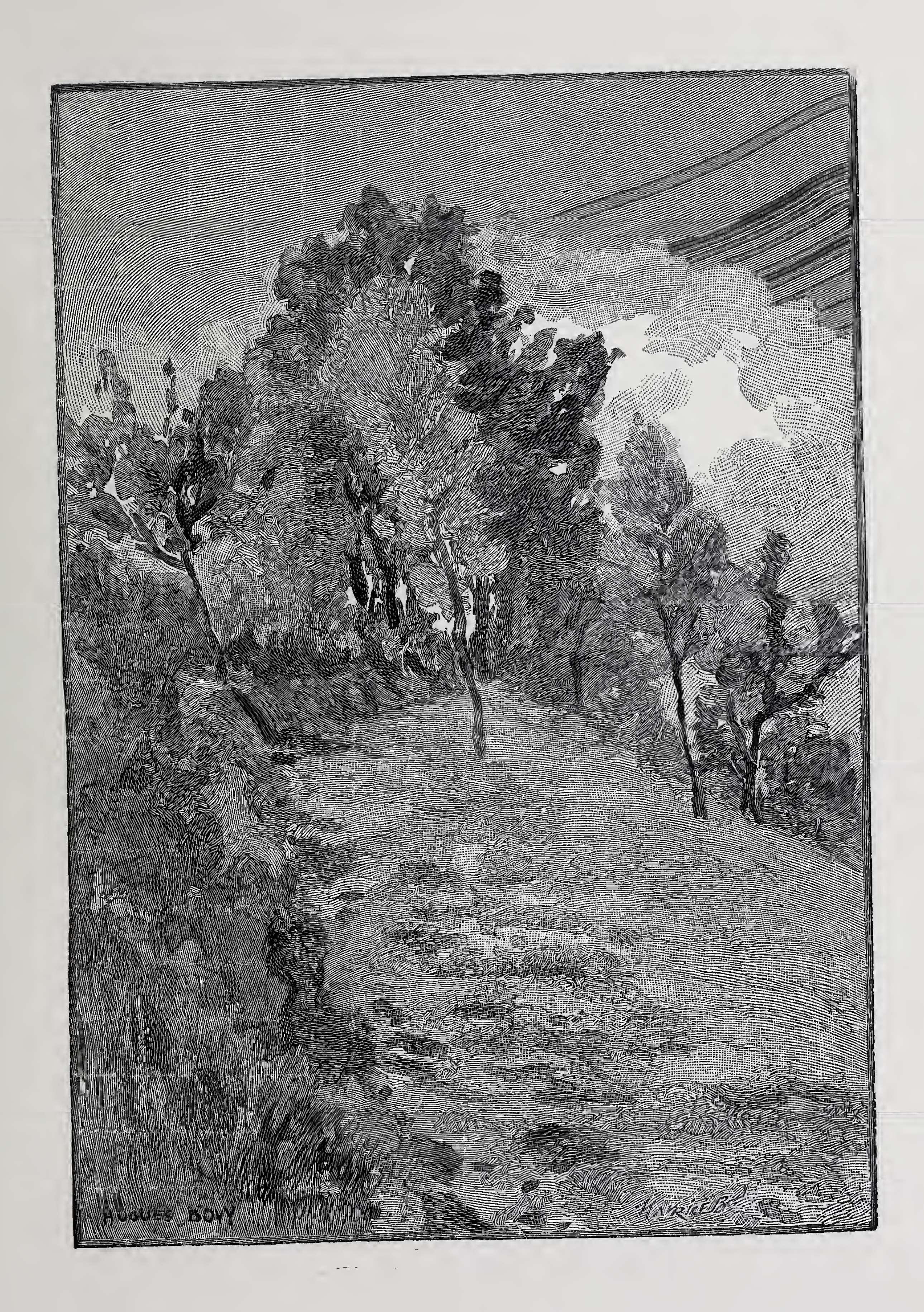
Il eût fallu entrer dans un Conservatoire, apprendre l'harmonie et la composition, plus tard l'instrumentation, mais à quoi bon apprendre à parler si l'on n'a rien à dire ? En tous cas mes parents, au milieu de difficultés toujours croissantes, n'y songèrent pas. On me fit quitter le collège et comme j'avais barbouillé d'illustrations mon Virgile et mes Commentaires on crut que j'étais de la chair dont on fait les graveurs ».

Il avait quinze ans. Nul ne se fût douté dans la suite, à l'entendre soutenir avec son père une conversation en latin que ses études de lettres eussent été si brusquement suspendues. Il semble à lire sa courte autobiographie, qu'il conservait le regret de n'avoir pas alors poursuivi ses études musicales, « appris l'harmonie et la composition ». Il les apprit plus tard à ses heures de loisir comme il apprit à lire les classiques dans le texte. Mais il était trop tard pour consacrer toutes ses forces à cette musique aimée, pour la confondre avec sa vie ; elle ne pouvait dès lors en être que l'ornement divin. Il se consolait en cherchant à se persuader « qu'il n'eût rien eu à dire ». Et pourtant à l'heure de ce premier sacrifice, née de ses joies d'enfant, la poésie sourdait déjà dans son cœur ; elle ne devait jamais y tarir.

Lorsqu'il se remémorait ces jours lointains son récit leur empruntait l'ivresse joyeuse, le candide enthousiasme qui les illuminèrent. Gruyères et le Château de la Boissière furent les Champs-Elysées de son adolescence. Les figures de Menn, de Corot, de son père, de son oncle Daniel, de son oncle Antoine, y brillaient pour lui comme celles des sages et des héros. Il fallait l'écouter décrire les voyages de Genève ou de La Chaux-de-Fonds à Gruyères ; les vastes coches où s'entassaient meubles, enfants, cages à oiseaux, ustensiles de cuisine ; les promenades dans la petite voiture de l'oncle Daniel attelée de deux ânes qui se nommaient l'un Jacot, l'autre Pierrot.

Il évoquait le Château que hante l'ombre de la belle Luce, la tour ronde où les parties de cache-cache déchaînaient le vol effaré des chauves-souris, le vieux jardin d'où la vue erre sur le paysage austère et idyllique, les bords caillouteux de la Sarine, les pâturages du Moléson riche en troupeaux, le grand salon de la Boissière, les vastes tablées, le parc rendez-vous nocturne des rossignols. Et ces visions, ces émotions, il aspirait vaguement à les compléter, à les recréer, en leur prêtant les formes musicales qu'elles éveillaient en lui, lorsque la dure nécessité l'arracha à ces indécis et délicieux désirs.

Il fallut renoncer au Conservatoire et commencer sous la direction de M. Rochat-Châtelain un apprentissage de graveur. Parmi ses compagnons d'établi un jeune ouvrier — qui devait un jour professer le chant au collège —


HUGUES BOVY

se lia avec lui d'une étroite amitié. Dans l'atelier d'une dizaine de fenêtres, trois places séparaient Hugues d'Alphonse Meylan. Ne pouvant causer, ils chantaient. Au milieu de cette sorte de silence laborieux et paisible fait du bruit des retailles sautant sous les coups des burins, Hugues se prenait à bourdonner, sotto voce, un motif de contre-basse d'une des symphonies de Beethoven ou d'Haydn. Meylan, dont la voix était plus élevée, ne tardait pas à lui donner la réplique par un pizzicato de violon... les belles harmonies emplissaient l'atelier sonore, leurs rythmes aidaient au travail des mains, et jusqu'au bout se déroulait la symphonie. Le lendemain, toujours à deux voix, c'était le tour du trio de Guillaume Tell, voire même du septuor des Huguenots. Mais comme Hugues revenait sans cesse à Beethoven, ce fut bientôt sous le nom de son musicien préféré que ses camarades d'atelier le désignèrent. Et « Beethoven », précédé de Meylan, alto solo, vit alors s'ouvrir devant son trombone, les rangs du corps de musique « l'Elite ». Puis tous deux, en 1864, furent parmi les fondateurs de la fameuse et charmante société chorale la Cécilienne, où la douceur de son caractère, et son amour de la concorde, valurent à Hugues le titre de « Grand Pondérateur ».

Pourtant, à côté de la musique, une autre passion s'était glissée dans l'âme du jeune apprenti. Les ouvriers de la fabrique genevoise ont toujours eu le goût de la botanique; Jean-Jacques le tenait d'eux. M. Rochat, lui, l'avait hérité d'un vieil oncle et communiqué à Alphonse Meylan ; Hugues s'enthousiasma. Le dimanche, la boîte à herboriser sur l'épaule, la joie au cœur, on courait le canton, la zone savoyarde. On résolut d'économiser pour entreprendre, en été, des excursions de plus de durée. Chacune de ces courses fit époque dans la vie de Hugues Bovy en lui révélant des aspects inattendus, graves, tendres, sereins, de cette nature alpestre où s'alimenta jusqu'au bout son inspiration.

Mais il convient de reprendre ici la transcription de l'autobiographie que nous estimions trop avare de détails, sur ces premières années d'apprentissage. Certes elles lui avaient coûté bien des espoirs ; d'autre part, elles lui avaient apporté des compensations assez fortes pour que nous en retrouvions plus tard la trace dans son œuvre.

«... *On crut que j'étais de la chair dont on fait les graveurs. J'entrai donc en apprentissage,* continue-t-il, *et en même temps aux écoles de dessin. Là j'appris à mieux connaître l'homme à qui je dois le meilleur de moi-même, M. Barthélemy Menn. Je l'avais déjà beaucoup vu avec mon oncle Daniel et à Gruyères. Mais alors j'étais trop jeune pour comprendre ; je dois dire pourtant que lorsque nous allions chercher M. Menn, qui peignait d'après nature, je suivais les mouvements de l'habile pinceau et la nature m'était pour ainsi dire révélée. Mais à l'école il transforma ma manière de voir sur toute chose, et je me rappelle entre autres nos entretiens pleins d'intérêt sur la musique. Je crois que j'étais du reste un assez triste élève et qu'il eût fallu bien du temps*

pour me former. Au bout de deux ans, en plein apprentissage dans ma carrière d'artiste industriel, je dus partir pour La Chaux-de-Fonds et y diriger l'atelier de dorure galvanique créé par mon père. Il ne fit que péricliter sous ma direction, non pas au point de vue de l'organisation intérieure que je sus faire bonne, mais, manquant d'intrigue et d'audace, je ne savais pas amener l'eau au moulin ou plutôt le grain à moudre et au bout de quelques années mon père se trouva dans l'obligation de liquider cet établissement. J'avais vingt-trois ans, un apprentissage incomplet, interrompu, que faire? J'entrai alors à l'atelier de mon père à Genève où j'essayai de graver la médaille ».

On monta pour lui un établi de graveur dans le « Charpifou ». Le Charpifou était une grande pièce, un ancien atelier dont une rangée de fenêtres occupait l'une des faces. Des études de son frère Adrien, de sa mère, de ses amis Furet, Ravel, Baud, les « Bords de l'Arve » de Menn, un tableau de Baron, des moulages d'œuvres d'Antoine, en ornaient les murailles. Cette vaste chambre, la seule chauffée, servait de salle à manger, de salon, de cabinet de travail. D'un côté de l'établi de Hugues était le piano et tout près le fauteuil du père; de l'autre, le fauteuil de la maman et sa table à ouvrage toujours couverte de livres parmi lesquels s'ouvrait le long Agenda où elle écrivait son Journal et se déroulaient les pelotes de laine de son tricot. Ce lieu exhalait une senteur tiède et intime; l'odeur du sucre que la tante Caroline répandait sur les charbons de sa chaufferette se mêlait à l'arome du tabac. Si la porte s'ouvrait c'était devant une cousine apportant sa partition, devant un camarade apportant une étude. Parfois la maman, sans cesser de faire cliqueter les aiguilles, lisait à haute voix une page favorite. Hugues cependant burinait, baigné d'une atmosphère de labeur, d'art et de gaîté. S'il s'interrompait c'était pour se mettre au piano, ou parce que la frappe d'une médaille d'un fort diamètre ébranlait la maison et rendait tout travail impossible.



Ses premières médailles, celle du colonel Matteson, de Calvin d'après Antoine, d'Antoine lui-même, de Dante, du président Lincoln furent remarquées, celle de Lincoln surtout qui, selon Robert, commença à établir sa réputation. On sent dans ces œuvres l'influence directe de Menn, le souci de la structure, la justesse de l'accentuation, le sens du sculptural. — Il continuait en effet à suivre ses leçons, de manière intermittente il est vrai, « puisqu'il fallait travailler pour vivre».

Mais, afin d'échanger leurs idées sur l'art, se communiquer leurs travaux, faire de la musique, se stimuler les uns les autres quelques-uns de ses condisciples avaient à son instigation fondé une société qui se réunissait deux fois par mois soit chez l'un soit chez l'autre. Leur maître qui avait fort encouragé ce groupement le baptisa : « les Emules ».

Le Journal de Caroline Bovy fait souvent mention des Emules. Elle y notait le 11 septembre 1865 : « *Temps splendide, Hugues va passer l'après-midi chez Ravel. Ils sont les mêmes que hier chez Baud. Ils fondent une société dont les séances auront lieu tous les 15 jours* » — et le 3 février 1866 : « *Hugues nous donne un concert où il exécute sa musique, c'est d'abord une partie d'un quatuor, le quadrille à quatre mains, un trio, un menuet à quatre mains, une polka, tout cela est fort joli ; Ravel et Baud se sont invités* » ; et quelques jours plus tard : « *Hugues a sa société de jeunes artistes composée maintenant de dix membres : Hugues Bovy, E. Ravel, A. Baud, A. Schlaich, F. Furet, Adrien Bovy,* (frère de Hugues, qui allait mourir emporté par la scarlatine) *E. Robellaz, A. Meylan, J. Crosnier, L. Gaud* ».



8. Dessin à la plume. Vers 1866.
CHARLES HAAS.

Le livre de raison de Caroline Bovy est plein de détails charmants sur le temps, sur les grands événements de la politique, sur les menus faits quotidiens. Avec elle le temps est *pourri,* il a *une petite maladie,* il se *rabobine,* il *s'essuie,* il est *azur et or.* Avec elle — elle écrit au lendemain des votations du 7 décembre 1862 — « *les Aristocrates, conservateurs, indépendants, blondels, Ficelle, démoc. soc. tout est cuit !* » Elle s'attriste que la belle Clémence se

soit fêlée en annonçant la fermeture du scrutin pour l'élection d'un pasteur, mais elle s'amuse en notant que « *Cécile* (qui deviendra Madame Furet) *doit payer deux gâteaux pour avoir soutenu que Furet était aussi grand que Ravel !* »

Elle inscrivait le 11 mars 1866 :

« *Mr. Menn est venu voir le concours de Hugues* ». Celui-ci en effet s'était résolu après bien des hésitations à prendre part au concours de médaille ouvert par la Société des Arts. Sa « Melpomène » unit aux qualités foncières qui marquent le disciple de Menn, cette noblesse directement inspirée de l'antique et d'un caractère pourtant si moderne dont Antoine puisait le secret dans son culte pour Phidias et son amour de la Nature. Elle faillit n'être point frappée. « *Nous passons,* écrit Caroline Bovy, *une après-midi pitoyable au sujet du coin du concours, le père dit qu'il l'a trop maté et que tout ce bel ouvrage est perdu. Alors il pousse de tels soupirs en essayant de le rabobiner avec Georges que c'en est navrant* » ; et le lendemain : « *Hugues porte à M. Menn une des médailles frappées sur le malheureux coin ; il en est content et ne trouve pas que le mat soit trop fort. Ça n'a pas l'air de beaucoup rabobiner le père qui continue à soupirer* ». La Melpomène néanmoins fut adressée à la Société des Arts et classée première. « *On a reçu à midi,* — nous apprend le Journal à la date du 5 mai — *la lettre de la Société des Arts convoquant Hugues pour le 24 crt, afin d'aller recevoir son prix de gravure* ».

Il y eut fête chez les Emules. Ils mettaient en commun les succès comme les déboires. Chacun d'eux souhaitait voir le brave Hugues sortir des soucis quotidiens, triompher de lui-même et de ses doutes sur son talent.

Deux mois plus tard ils le suivaient sur le chemin du col de Jaman, en route pour Gruyères où séjournait M. Menn. Hugues avait tiré de son sac un petit violon; un autre jouait de la flûte ; le reste de la compagnie chantait. On devine les joies et les rires du voyage, les douceurs de l'arrivée au milieu d'une famille dont ils faisaient partie les uns naturellement, les autres par amour, tous par amitié. Vers la fin du même été les Emules se rendaient à Coinsins où le « patron » avait réintégré sa petite maison et retrouvé ce paysage familier dont il interprétait si magistralement les lignes obliques, la végétation robuste, les lointains plongeants et miroitants. Toute sa vie il se plut à recevoir ainsi ses élèves favoris.

Sa maisonnette de Coinsins borde la rue du village... On entre, on traverse la cuisine ; la façade ouvre ses fenêtres sur un jardin en pente.

La vue, parmi les branches des arbres fruitiers, peut descendre jusqu'au lac... Coiffé d'un chapeau de paille, comme il s'est représenté dans son portrait du musée de Genève, M. Menn attendait les visiteurs sur le seuil, leur tendait sa forte main, les entraînait vers la salle à manger où Joséphine emplissait des verres. Toute son habituelle sévérité tombait en ces moments-là, il rayonnait, ses splendides yeux s'illuminaient, on eût dit qu'il s'ingéniait à faire oublier ses


BARTH. MENN

rudesses; les plus maltraités à l'école étaient alors les mieux choyés. On déjeunait sur le galetas, converti en galerie. Après le repas on allait se promener, s'asseoir au-dessus du village à l'entrée d'un bois de pins, ou au sommet d'un tertre. M. Menn, s'il parlait de cette nature à la fois montagneuse et lacustre, savait trouver de ces mots qui animent et peignent la poésie des choses. Pour lui, les peupliers *jalonnaient* le paysage, les pommiers le *ponctuaient,* les chemins *l'humanisaient...* Puis on regagnait la galerie, Joséphine y avait dressé la table à nouveau, il y avait du vin blanc dans les cruches, l'eau ruisselait au ventre des carafes. Les mets simples étaient préparés avec soin... « QUI ART A, PART A .... disait M. Menn. LA VIE EST UN CADRE, IL FAUT L'EMPLIR D'UN CHEF-D'ŒUVRE ... L'ART APPREND A PROPORTIONNER L'EFFORT A LA BEAUTÉ DU BUT ... L'ART N'EST PAS UN MOYEN, MAIS UN BUT ».

Du toit, des vignes vierges retombaient en guirlandes ; elles se découpaient noires, comme dans les estampes japonaises, sur un ciel verdissant ; les parfums du soir montaient du jardin ; Joséphne apportait le café et M. Menn gaiement allumait sa cigarette. Quand ils le quittaient, ses disciples sentaient en eux une vie nouvelle, une force nouvelle. Et ils redescendaient en chantant, le cœur chargé de poésie et de nobles espoirs. Ainsi sans doute firent les Emules.

Ils réveillonnèrent à St-Jean où la Colonie s'était transportée, et à la fin de février 1867, ils allèrent en corps dire adieu et souhaiter bonne chance à Léon Gaud qui partait pour Paris. En mai Auguste Baud l'y rejoignait. « *Cher enfant,* lui écrivait Hugues..... *j'espère aussi que tu penses à Genève quelquefois et que tu viendras bientôt nous raconter de belles choses sur Ingres, Delacroix, Véronèse et tous ces personnages..... Voilà que tu auras sûrement la visite du patron. Pendant son séjour là-bas, c'est moi qui le remplace... Il est des moments où je crois n'en pas savoir autant que le moindre de ces gamins* ».

A peine Auguste Baud de retour, qu'une bande joyeuse formée du Benjamin, ainsi qu'on le nommait, de Balland, de Jules et Hugues Bovy, de Meylan, etc., se mettait en route, en veste de toile et sac au dos, pour visiter le tir fédéral de Schwytz, et regagner Gruyères par le St-Gothard, la Furka, le Grimsel, l'Oberland, le Simmenthal, donnant concert et menant le bal dans toutes les auberges du chemin.

Ces plaisirs étaient salutaires à Hugues; ils l'enlevaient à ses soucis, le rendaient plus confiant à son établi.





9. Croquis au crayon. 10.



Il travaillait à ses médailles du général Grant et de Beethoven. Il avait terminé les médaillons de Jeanne et Eugène Balland, de Zoé Bovy et Cécile Balland... Ses proches, ses amis l'aidaient de leur mieux à batailler contre la gêne.

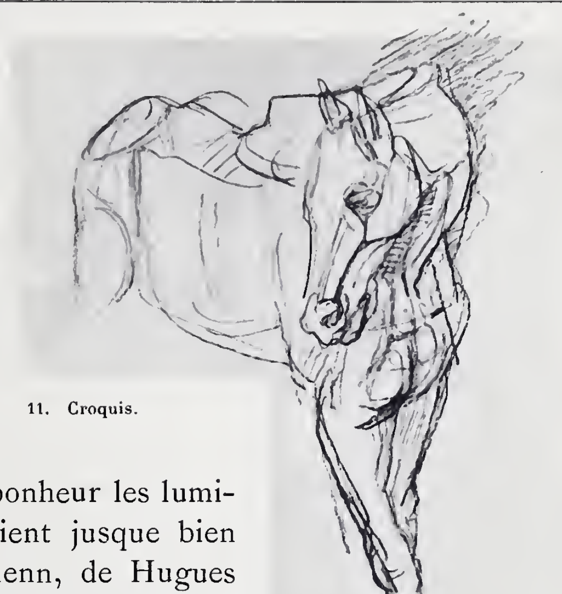
« *Années de misère,* dit-il, *que j'avais déjà connues avec leur sourire peu réconfortant. J'exécutais quelques médaillons ; quelques excellentes personnes me venaient en aide... Mon cousin Balland m'avait confié l'éducation musicale de ses enfants. M. Menn celle de son beau-fils Bodmer, enfin Madame Rochat, celle de sa fille, bien imprudemment cette fois, puisque cette fille est devenue plus tard mon excellente femme. En somme je végétais. Ma mère disait que j'avais deux cordes à mon arc, mais aucune n'était assez solide pour envoyer une flèche au but. Un beau matin M. Menn vint nous annoncer ma nomination comme professeur de modelage. J'étais sauvé, financièrement parlant* ».

Il succédait à Dorcière; c'était en 1873. Après avoir gravé les médailles de Rochefort, de Gambetta, de Bismarck (1870), il achevait la médaille de Merle d'Aubigné et les bustes de Meyerbeer, de Rossini et de Gœthe destinés à la décoration du nouveau Théâtre.

Les Emules ajoutèrent alors à son surnom de Beethoven celui de Profès.

Ses nouveaux devoirs suspendirent pour un temps ses travaux de sculpteur et de médailleur. Devenu l'auxiliaire indispensable de M. Menn, il consacrait ses journées à l'enseignement. Ses veilles appartenaient à la musique. Une amitié récente l'entretenait dans cette ferveur dominatrice. Il s'était lié avec l'artiste si magnifiquement prodigue de sa fortune, de son savoir et de sa force

que fut Hugo de Senger. « ..... *De Senger,* écrira-t-il un jour à son amie, Mme de Gasparin, *de Senger tient toujours une grande chère place dans notre cœur; nous n'oublierons pas qu'il a été notre initiateur.....* » et plus loin : « ..... *c'est un musicien extraordinaire, capable parfois d'élans tels vers l'idéal, qu'en ces moments, il n'a pas son semblable* ».


11. Croquis.

Mon père se remémorait avec bonheur les lumineuses conversations qui le retenaient jusque bien avant dans la nuit aux côtés de Menn, de Hugues Bovy et de Hugo de Senger. Au sens de l'universalité également départi à ces trois hommes, s'ajoutait chez de Senger, une culture encyclopédique à la Gœthe. Instruit par son séjour dans les grandes universités allemandes des recherches de la métaphysique contemporaine, familier des poètes et des philosophes de l'antiquité, doué d'un génie qu'il allait dépenser à introduire chez nous le goût de la musique, et dont la Fête des Vignerons de 1889 reste l'émouvant témoignage, il était de ces causeurs de large envergure et de haut vol, aux pensées ailées, à l'imagination toujours prête à l'essor. Nul n'a jamais parlé, disait Hugues, et ne parlera jamais de Beethoven comme lui.

De Senger n'avait pas tardé à découvrir chez son « compère » des dons de compositeur. Il exigea qu'il se remît à la musique; il réclamait son concours de violoniste dans son orchestre, il le poussait à écrire. En 1876, et bien que Hugues s'en défendît longtemps, il alla jusqu'à inscrire au programme de ses concerts d'abonnement, une valse brillamment orchestrée. Le succès qu'elle obtint ne put vaincre les répugnances de son auteur à affronter le jugement du public. « Graveur je suis, disait-il, graveur je dois rester, la musique pour moi est un luxe ».

S'il ne cessa dès lors de noter, de développer ses idées musicales, il ne les fit guère connaître, sauf en de rares occasions, qu'à sa famille et à ses intimes. Diverses commandes, d'ailleurs, le retenaient, en dehors de ses classes, à son établi; parmi les médailles et médaillons qui l'occupèrent de 1874 à 1879, les médaillons de Diday et du comte Agénor de Gasparin valent surtout d'être signalés. Son oncle Antoine, dès 1873, était rentré se fixer définitivement à Genève, chez sa fille, mariée comme on sait au peintre Henri Baron. Hugues auprès de ce grand laborieux qui, dans son dernier ouvrage égalait encore

ses plus hautes inspirations, avait achevé de conquérir l'entière possession de sa technique.

Le médaillon de Diday est un chef-d'œuvre. Tête de vieux soldat pleine d'énergie, au front chauve, aux cheveux raides et qu'on devine grisonnants, expression à la fois rude et bonhomme, un peu vulgaire, un peu bornée, relevée pourtant par l'acuité d'un œil de peintre dont les paupières, en se plissant, aiguisent et concentrent le regard, moustache coupée en brosse, forte mâchoire, — tout cet ensemble où, par dessus l'ossature traitée à grands plans simples, un travail plus nerveux, plus fiévreux, a fait circuler le sang et tressaillir les muscles, révèle l'artiste libéré des formules et maître de s'exprimer.

Le médaillon du comte Agénor de Gasparin lui valut l'admiration, la sympathie et bientôt l'amitié de sa veuve. Hugues Bovy fut ainsi l'un des rares confidents d'une douleur fière et profonde comme l'amour même qui la causait. Madame de Gasparin de son côté devina peut-être qu'un rêve de gloire gisait dans cette âme de poète. La croyante si sévère à tous les parleurs de patois de Chanaan ne fut point surprise d'y trouver confondus le sentiment religieux et le culte du beau. Bien plus, là où elle vit l'artiste douter de soi, il lui parut qu'il doutait de Dieu. Elle lui fut d'un constant réconfort. Son enthousiasme eut sur Hugues Bovy la plus fécondante influence. Il vint à bout dans la seule année 1880 du buste et de la médaille du comte Agénor de Gasparin, des beaux bustes de Bellot et de James Fazy, des médaillons de son cousin le professeur Jacques Reverdin et de ses petits-cousins Charles et André Balland.



Au cours de ses excursions pédestres et économiques à la Töpffer, en Valais, en Savoie, et dans les cantons primitifs, il avait contracté comme il disait « la fièvre des montagnes ». Grâce aux travaux que lui confiait à dessein sa protectrice, il put à maintes reprises passer quelques semaines avec les siens dans un village alpestre. Il s'y reposait de ses leçons en portraiturant les cimes environnantes, en enrichissant son herbier ou ses collections de lépidoptères.

« *Un certain mercredi,* écrivait-il à Auguste Baud-Bovy en 1884, durant une de ces relâches, *un certain mercredi jour de Mercure — je ne sais pourquoi puisque toute notre belle nature Salvanienne respirait le plus pur amour,* —

nous avons fait une véritable excursion dans la vallée de Fins-Hauts..... Là nous avons passé une heure ineffable auprès d'un petit ruisseau qui murmurait je ne sais quoi ; en face de nous le glacier de Trient, puis l'Aiguille verte et le Mont-Blanc. Je n'ai pas même pris un croquis, car il y a des choses qu'il faut respecter... »

Il révèle ici comme il l'a déjà fait dans son autobiographie en rappelant sa promenade en bateau sur le Doubs, l'exquise pudeur de ses sentiments. Il était un respectueux, il était aussi un adorant.

Toute vie, tout effort des choses l'émouvait, et ces sortes d'émotions le ravissaient au point qu'il craignait, en cherchant à les fixer, de leur enlever leur fleur divine. Ce fut un peu plus tard, en 1886, que j'appris à le connaître.

Cet été là il nous rejoignit à Æschi. J'eus le privilège d'explorer avec lui ce pays encore ignoré, de suivre à son côté ces sentiers d'où le regard glisse, doucement porté par les prés, vers la nappe précieuse du lac de Thoune, vers les lointains embués, aux délicats entre-croisements de lignes, de la plaine bernoise, — d'où il s'élève, en franchissant les forêts, jusqu'aux pâturages, jusqu'aux rochers du Morgenberg et du Dreispitz, jusqu'aux neiges de la Blümlisalp.

La boîte à herboriser sur l'épaule, le filet à papillons à la main, coiffé d'un chapeau de paille, l'oncle Hugues marchait d'un pas allègre, soulevé de joie par l'air du matin, par la lumière prodiguée, par la musique des champs. Son fils aîné, un enfant de six ans, son neveu Furet et moi, nous nous dépensions en courses folles autour de lui, poursuivant tout ce qui passait, coléoptère ou papillon, les cicindelles cuirassées de vert, aux redoutables mandibules, les colias dorés dont les ailes sont frangées de noir, les capricornes aux longues antennes qu'ils manœuvrent en volant comme un équilibriste son balancier, les zygènes ocellées aux antennes en forme de massue, les noctuelles qui abandonnent, aveuglées, l'abri des branches ou des feuilles dont elles ont la couleur, et les Apatura Iris, hôtes des clairières, des sentes mouillées, des granges isolées que tiédit le soleil du matin, papillons lents qui planent et se complaisent à bercer leurs ailes changeantes.

Oncle Hugues visitait nos filets, rendait la liberté à nos prisonniers après nous avoir signalé les particularités de leurs mœurs, la beauté de leurs formes ou de leurs couleurs. Il nous enseignait le respect de ces existences, l'horreur du meurtre inutile... Le besoin d'apprendre et d'arriver à une plus large compréhension de la nature excusait à peine à ses yeux la passion du collectionneur. Après avoir soulevé une écorce pour nous montrer la larve tapie creusant son sillon ligneux, il replaçait sur l'insecte le toit humide qui le protégeait... Nous allions ainsi jusqu'à la scierie de la Souldt où les buprestes, par les beaux jours, voletaient autour des troncs coupés et brillaient comme des pierreries à leur surface; jusqu'à Faulensee en traversant les bois dont les clairières sont

riches en nacrés et en « écailles », et jusqu'à Reichenbach parce que le vin y est frais et que le fromage, régal de Hugues Bovy, y est excellent. Souvent nous nous mettions en quête de Furet qui était en confidence avec un ruisseau ombreux, avec une fontaine, avec un pré en fleurs. « Ah, s'exclamait-il en nous apercevant, quelle chance mon bon Profès, je suis perdu, viens à mon secours!..» Il se levait, cédait à l'arrivant son pliant de cuir, se reculait la palette à la main en clignant des yeux. Hugues ajustait ses lunettes, rallumait sa pipe, examinait tour à tour la toile et le paysage, s'extasiait sur la légèreté du ciel et rendait sa place au peintre en disant: « Deus laboribus tuis benedicat ». Un jour nous montâmes tous jusqu'au Bürgli, un pâturage élevé où mon père travaillait à son « Liauba » ! Hugues Bovy retrouvait en route cette flore alpestre que son ami Meylan lui avait appris à connaître.... Je lui ai rarement vu autant d'exubérance. La réception si cordiale des bergers, les valses où l'un d'eux, le gigantesque Luginbuhl de Krattigen entraînait Furet, leur gaîté, leur affection pour leur hôte: « der Maler », l'avait enchanté. Lui même sur le champ gagna leurs cœurs. Il se faisait aimer et comprendre des simples comme des enfants. Au paysan qui liait conversation avec lui le long du guéret, il trouvait toujours à dire le mot juste. Il dépensait à retenir l'attention des petits sur un des miracles quotidiens de la nature, sur l'araignée tissant sa toile, ou la chenille s'emprisonnant dans son cocon, une patience sans fin. Lorsqu'un sujet le passionnait il s'exaltait, se prodiguait, à condition pourtant qu'il fût parmi les siens, ou entre intimes.

Il était homme et artiste de foyer, son talent comme son cœur avait besoin pour s'épanouir d'une atmosphère de sympathie.

Le meilleur de son œuvre sculptée est une *iconographie* familiale. Ses plus heureuses inspirations musicales eurent trait à des événements de famille. L'Art à ses yeux était chose si haute et si pure qu'à peine tolérait-il dans son extrême modestie qu'on lui accordât qualité d'artisan. « *Ne m'appelle pas grand artiste,* écrivait-il à mon père. *Je sais que tu es sincère, mais tu te trompes, et à se tromper on perd toujours du temps. Je respecte trop l'art pour essayer d'en faire et ma plus grande ambition est de satisfaire mes clients quand par bonheur j'en ai* ». Il écrivait ces lignes en 1888, au retour d'un nouveau séjour à Salvan où la peinture d'aquarelles un peu sombres, solidement construites, d'un effet souvent dramatique, l'avait délassé de ses nombreux travaux.





Durant les sept années précédentes, cet ouvrier puisqu'il voulait qu'on le nommât ainsi « trop respectueux de l'art pour essayer d'en faire » avait pourtant gravé les médailles de Canisius dont le coin fut malheureusement détérioré, de Bonivard, de Michel Chauvet, du 350e anniversaire de la Réformation, de Duval-Plantamour, des Forces Motrices du Rhône, de Sempach, du Tir fédéral de Genève, les médaillons de son père, de ses deux enfants, d'Elisa Rochat-Maury, de Hugues Darier et Jean-Samuel Bovy d'après Antoine, de H.-A. Gosse, de Carl Vogt, de Giraud-Teulon, de Melle Mange, et le splendide buste d'Edmond Boissier, frère de Mme de Gasparin, placé aux Bastions.

Les médaillons de Gosse et de Vogt supporteraient d'être comparés aux plus beaux médaillons de David d'Angers. Avec moins de fougue et de lyrisme ils sont aussi fortement conçus, aussi savants d'exécution, également doués de vie. La tendresse du sculpteur trouva prétexte à y affleurer çà et là en traits exquis.

La face glabre de Gosse évoque à première vue un caractère trempé par la Révolution : énergie et résignation, amour de la vie et besoin de connaître, et ce mélange de scepticisme et de foi de ceux qui ont fait table rase des valeurs reconnues et aspirent à en créer de nouvelles. Le crâne est élevé, le nez long et réfléchi, le menton remonté par l'absence des dents est volontaire. L'œil petit a une extrême vivacité, la faculté d'observation, toujours en éveil, sillonne le front de plis multiples. Dans les cheveux bouclés où disparaît à demi l'oreille, dans le modelé souple des joues et de l'entourage de la bouche, on sent avec la bonté du modèle l'attendrissement du sculpteur.

A travers le masque léonin de Vogt auquel nous ramènera la fameuse médaille de 1892, perce de même la douce sérénité de Bovy. Mais elle a pris libre cours dans les médaillons de sa femme, de ses fils, de son père Marc-Louis (1888). Les deux enfants sont d'une grâce parfaite, l'un, le cadet avec ses cheveux aux petites boucles qu'on dirait roulées par Pisanello, et l'aîné plus nerveux, aux traits déjà mieux définis; c'est toute la fraîcheur de l'enfance, le passage insensible d'une surface à l'autre, les formes charmantes et transitoires, la fleur, l'éclat, qui les poudrent de blondeur et de lumière.

Comme la fin d'un beau jour, il oppose à cette aube puérile le visage de son père. Il en a déjà fait de nombreux dessins, et un premier médaillon qui ne l'a pas contenté. Tandis que le vieillard se penchait sur son établi, ou, las de la journée de travail, s'assoupissait dans un fauteuil, il a étudié l'architecture de cette large tête : une immense arcade sourcillère où la paupière fatiguée s'enfonce et se repose, des rides burinées par le souci, des cheveux blancs et souples qui se recourbent sur l'épaule, — et derrière les fatigues, les tristesses estampées par la vie sur cette figure de vieux rabbin, un demi-sourire angélique (op. 5, 12 et 19). Aussi dans le médaillon qui représente la somme de ces recherches graphiques, l'exactitude des formes n'est-elle plus

qu'un langage, le symbole d'un sentiment. Pour en mesurer toute la portée il faut avoir vu Hugues Bovy se dévouer aux siens, leur prodiguer les richesses de son amour et de son savoir. Après les heures de leçons, après le labeur personnel, après un frugal repas arrosé de vin d'Hermance et relevé d'un morceau de vrai Gruyères, il ne manquait jamais de se mettre à son piano « pour endormir les enfants ». Il nommait ces concerts « les séances de nourrice ».

Il terminait une lettre à son fidèle correspondant en lui donnant « *le programme d'une de ces séances de nourrice : Andante de la sonate en ré de Beethoven ; 2 mazurkas de Chopin ; un nocturne du même — les N° 21 et 35 du Jugend-Album de Schumann... hein ! !.* »

Ces joies intimes le comblaient. Il n'en demandait pas davantage à la destinée. On avait dû, autour de lui, se « gendarmer » pour le décider à envoyer un cadre de médaillons à l'Exposition Universelle de Paris.

Deux mois plus tard, en juillet, il calmait sa « fièvre » au Grand Bornand. « *Le Pays est beau,* écrivait-il, *sévère, peut-être un peu trop, et à coup sûr, au point de vue pittoresque il n'est pas à comparer avec votre beau pays d'Æschi. Mais tu dois le connaître car de la fenêtre de notre chambre nous apercevons la Pointe Percée dont tu as fait l'ascension* ».

Il lavait une aquarelle d'après ce paysage austère où une suite d'éperons de roc supporte le dôme des glaciers, lorsqu'il apprit le mince succès obtenu par son envoi à l'Exposition Universelle. Mais là où ses amis et admirateurs trouvèrent juste motif à protestation, il ne put voir qu'une marque inattendue de l'estime de ses confrères étrangers. « *Le Jury de sculpture,* continuait-il, *a été bien généreux pour moi, car il m'a accordé une mention, belle récompense à un inconnu* ».

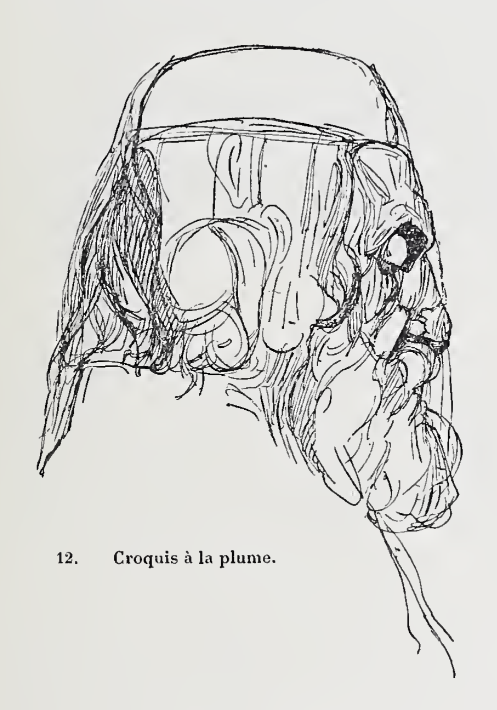
Et sans plus penser à ce médiocre honneur dont il savait tirer contentement, il rentrait à Genève reprendre sa tâche de professeur, ses fonctions de membre de la plupart des commissions d'art — où sa probité et son indulgence lui méritaient, comme dans tous les jurys dont il fit partie, une place privilégiée — et ses nombreux travaux de graveur. Les médaillons de Mme A. Mayor, de l'architecte Bachofen, la médaille du tir de Lucerne marquèrent le principal de son labeur de 1889.

L'année suivante lui apportait une douleur... Quelque part il a parlé des « deuils qui racornissent »... Il portait au cœur celui de sa mère morte en 1877. La mort de son père le consterna.



Il se tendit contre le chagrin, s'acharna à la besogne. Si l'on songe au peu de temps dont il disposait on pourra, en consultant la liste des œuvres qui accompagne cette étude, se rendre compte de l'énorme labeur dont il était capable. Les médailles de Frauenfeld, d'Ernest Naville, des Eaux de Gruyères, datent de cette époque; elles sont d'entre ses plus belles. L'exécution de la première lui fut confiée ensuite d'un concours où ses projets l'avaient mis hors de pair. Elle lui valut la commande de la plupart des médailles de tir exécutées en Suisse durant les dix dernières années de sa vie. Beaucoup malheureusement ne furent que gravées par lui d'après des dessins d'autres artistes.

Le revers de l'écu du tir de Frauenfeld marque pourtant quel admirable dessinateur il était. En exergue, la noble devise : *Heil dir Helvetia;* la ville de Frauenfeld assise, demi-nue retient de sa main droite sur son genou une gerbe de fruits cueillis aux vergers thurgoviens, de la gauche elle s'appuie sur un écu, aux armes du canton, que des rinceaux entourent et, formant console, relient au socle; près de la virgilienne et confiante figure qui, levant la tête, échange avec elle un regard d'amour, la Suisse est debout; casquée, un glaive dans la main droite, elle protège de la gauche sous son bouclier, sa jeune compagne. Au loin se silhouette le château de Kybourg. Et cette composition si simple et si puissante, ces formes dont l'harmonie a tant de robustesse, l'intensité du sentiment qui les émeut, prêtent à cette œuvre la poésie d'un de ces chants de pâtre qui charmaient Hugues Bovy.



12. Croquis à la plume.

Le visage du penseur genevois, illuminé d'intelligence, ardent de la passion de connaître mise au contrôle du bon sens et du sens critique, lui fournit l'occasion d'une effigie « merveille, lisait-on dans le Journal de Genève, d'exécution et de ressemblance ».

La médaille des Eaux de Gruyères était destinée à commémorer le travail entrepris et mené à fin par M. E. Balland, pour capter d'importantes sources au flanc des Dents de Broc, et les amener jusqu'au château et à la ville de Gruyères. En terminant le compte rendu de la cérémonie d'inauguration, le National Suisse décrivait cette œuvre « de haute valeur qui honore une fois de plus le nom des célèbres graveurs genevois ». A l'avers une couronne de plantes aquatiques encadre le champ. Au revers cette devise : Hommage au génie bienfaisant. Un génie dont les ailes éployées soutiennent le jeune corps envolé,



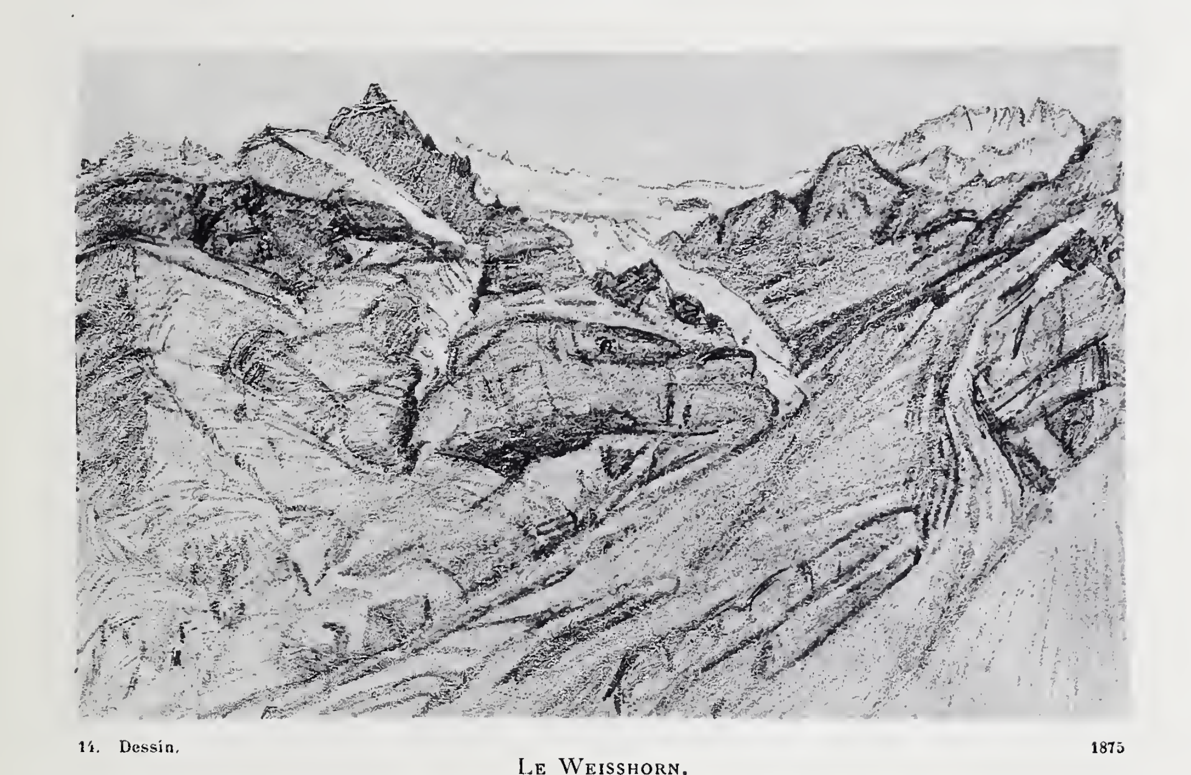
13. Dessin. 1875

LE MONT-ROSE ET LE LYSKAM.

vient de frapper le rocher d'une baguette, sa main gauche étendue ordonne aux eaux qui jaillissent et dont il semble accompagner l'essor, d'être propices et fécondes : une draperie, légère comme une nuée, flotte à son bras, va s'enrouler aux cimes lointaines des Dents de Broc qui se distinguent à peine du flan maté et s'y fondent comme dans la brume d'une matinée d'été. Image radieuse de la force, de l'élan de la Nature. (Voir faux-titre.)

En outre de ces travaux Barthélemy Menn allait engager son élève et collaborateur dans une nouvelle série de recherches. Le vieux maître, après avoir réformé de fond en comble l'enseignement du dessin, en était venu à baser sur cet enseignement — ramené d'une part à ses éléments constructifs, rattaché de l'autre à l'ensemble des connaissances, — une méthode intégrale d'éducation.

Sentant, malgré sa vigueur, qu'il était à la merci de l'âge, désireux de reprendre et de mener à fin des expériences ébauchées avec l'aide enthousiaste du professeur Tschumi, qui venait de mourir, Menn aspirait à réunir autour de lui, un certain nombre de jeunes gens résolus à servir son dessein. Mon frère Valentin, dont il dirigeait depuis trois ans l'éducation, et l'élève favori de Tschumi, A. Bonnard, aujourd'hui professeur de géologie, devaient former le noyau de ce groupe. Il chargea mon père de le compléter. Celui-ci, bientôt, lui eut procuré quatre nouveaux disciples : l'architecte Albert Trachsel, Raphaël Petrucci, devenu depuis l'un des professeurs les plus influents de l'Uni-



14. Dessin. 1875
LE WEISSHORN.

versité libre de Bruxelles, le graveur Maurice Baud et moi-même. Nous quittâmes tous Paris pour nous placer sous la rude discipline de Menn.

Nous étions six. La coopération est à la base de la méthode qu'il s'agissait d'expérimenter. Dans cet « Institut humaniste » qui eut porté comme sous-titre : « Ecole coopérative et vocationnelle des apprentis de la vie », les élèves, divisés par groupes de huit, eussent dû, sur tous les points cardinaux de leurs études, constituer, de la somme de leurs jugements personnels, un jugement unique, aussi définitif que possible. Chaque question, ainsi, aurait été considérée à la lumière de ce que Menn nommait : « le sens commun scientifique ». Afin de parfaire le groupe initial où il avait pris place, notre maître s'adressa à Hugues Bovy. Il lui demandait de se charger spécialement de définir les rapports entre la musique et les autres arts. Hugues assurant qu'il « n'était plus bon à rien » se récusait. Mon père fut prié de le déterminer. « *Cher Auguste,* lui répondait Profès..... *que tu es encore jeune !..... Ils ont bien autre chose à faire que de perdre leur temps avec moi. Ta lettre est superbe d'enthousiasme. Malheureusement il y a ici une chanterelle qui ne répond plus..... De profundis..... et passe l'éponge* ».

Il finit néanmoins par céder.

Dans le bâtiment du Grütli sa classe était au rez-de-chaussée, celle de M. Menn au cinquième étage. Deux fois par semaine Hugues Bovy montait s'asseoir à nos côtés, autour de la « Table d'investigation ». Avant d'entrer il

éteignait sa pipe et la mettait dans sa poche dont il tirait le carnet — précieuse relique — où il notait l'essentiel des « propositions » de M. Menn. Il ne prenait guère la parole que lorsque ce dernier l'interrogeait. Il ne la prenait jamais vainement. Mais si M. Menn demandait : « Qu'est-ce que le rythme ? » nous l'entendions répondre à demi-voix : « l'ordre dans le mouvement ». M. Menn, alors, un éclair de joie dans les yeux : « Ta définition, Hugues, est admirable », et il la répétait pour nous : « le rythme, c'est l'ordre dans le mouvement ».

Le but de M. Menn, dont la tentative mérita d'être suivie par Elysée Reclus, ainsi que ce dernier me l'écrivait, « *avec un sentiment de respect religieux* », était d'apprendre à chacun, aidé de ses semblables à se connaître soi-même d'abord, « à savoir à quelle distance respective il est du zoologique et du sociologique, de l'homme-animal et de l'homme-humain », enfin « à devenir *soi-même,* à gouverner la somme d'énergie qui lui est dévolue ». Dans ce but il exigea de chacun de nous une autobiographie que tous auraient à discuter le cas échéant, ou à reviser. Bovy le dernier apporta la sienne. Il l'avait écrite pour se conformer, « mais, disait-il, il préférait ne pas la lire, car elle était, à son image, bien peu intéressante, d'un enseignement nul… » Je vois encore M. Menn tourner vers lui sa tête argentée, le couvrir d'un regard impérieux, et je l'entends dire de ce certain ton sans réplique qu'il savait prendre : « Nous t'écoutons… » Il fallait s'exécuter. Hugues déplia son papier d'un geste désolé et se prit à lire les Notes biographiques dont il ne nous reste plus qu'à citer la conclusion.

En les comparant à ce que fut en réalité le labeur de l'artiste, on en a pu goûter la réserve. Si l'on songe que la plupart de ses condisciples d'une heure étaient ses élèves, on sentira de quelle humilité presque évangélique, Hugues Bovy fit preuve en les leur communiquant. Tous nous étions émus. M. Menn dont le fier visage s'empourprait lorsqu'il y était question de lui, avait peine à dissimuler son trouble.

« .....*Un beau matin,* continuait Hugues, *M. Menn vint nous annoncer ma nomination comme professeur de modelage. J'étais sauvé financièrement parlant. Voici vingt et un ans de cela : j'ai donné d'assez mauvaises leçons de modelage, ce dont je demande bien pardon à tous, et en particulier à mon cher professeur, M. Menn,* et il s'inclinait du côté de ce dernier. *J'ai exécuté quelques médailles et quelques bustes, et, lorsque le temps me le permet, je jette au vent quelques idées musicales. Je crois qu'à force de peine j'ai réussi à écrire à peu près correctement. Mais, à l'âge de cinquante-deux ans, mes impressions, qui n'ont jamais été très fraîches, sentent quelque peu le rance* ».

Hugues rejeta sa mèche, eut un geste vague qui signifiait : « ..... c'est tout..... vous voyez bien, je vous ai fait perdre votre temps », replia son papier, le mit dans sa poche..... Nous nous taisions. M. Menn s'était levé, avait pris son chapeau, allait et venait dans la classe. Enfin, se rapprochant, il nous dit

d'une voix forte : « Prenez exemple, messieurs », et très doucement, avec tendresse, il dit à Hugues en lui pressant l'épaule de la main : « Merci, mon enfant.... » et il sortit.

* * *

A quelque temps de là, ils se retrouvèrent un dimanche à Montbrillant, dans le salon hospitalier de M. Balland. On y admirait la médaille de Vogt. Apparenté par le mariage d'un de ses fils à la famille Bovy, le grand naturaliste avait beaucoup fréquenté à Montbrillant. Hugues Bovy eut ainsi le privilège d'être de son intimité. Tandis qu'il faisait des dessins préliminaires au médaillon de 1886, le savant le consultait sur des essais de peinture. L'oncle Hugues m'a souvent raconté de quels tonitruants sarcasmes son modèle l'accabla parce qu'il avait pris une vache broutant dans un paysage aux tons violents pour quelque pachyderme préhistorique. Dans cette série de croquis, la forme de la tête (construction du total, angles des lignes capitales, profils) ; — les principaux éléments physionomiques (œil étincelant encapuchonné d'une lourde paupière, surmonté d'un sourcil hérissé, nez d'aspect léonin, aux narines dilatées, bouche rabelaisienne, sensuelle, prête à quelque formidable accès d'hilarité, toute chargée d'ironie) ; — l'enveloppe enfin (modelé des joues, flots de la barbe, ondes des cheveux, atmosphère), — sont étudiés tour à tour d'un crayon qui a déjà des nettetés, des précisions de burin (op. 4). Comme le médaillon, la médaille, frappée à l'occasion du 75[e] anniversaire de Vogt est digne de ces études; elle les résume avec une force, une vie, une liberté qui, dès son apparition, la placèrent parmi les meilleures œuvres de l'artiste.

Au champ du revers s'estompe un paysage de glacier. Une étrange couronne l'encadre, faite du déroulement, de l'apparente confusion, du passage pour ainsi dire de l'une dans l'autre, de quantités de formes animales : là des débris, des ossements, le squelette d'un monstre antédiluvien, là des madrépores, des crustacés, des mollusques, ici la plante, l'insecte, l'oiseau qui nous sont familiers. Un crâne humain centre et lien dirait-on, de la couronne, puis un crâne de gorille fixent d'abord l'attention : ils évoquent la théorie de Darwin dont Vogt fut l'apôtre : ils précisent ainsi le sens de ce décor. De l'ornement une leçon se dégage; cette guirlande dont les masses sont si parfaitement distribuées, offre une image réduite de l'évolution, un résumé de l'entrelac des existences et du grouillement de la vie : la pieuvre remue ses tentacules, la coquille bâille, le poisson donne son coup de nageoire — plus haut, le pic-bois guette le scarabée, — la fleur s'ouvre et plus haut, petite Psyché, âme qui échappe à la matière, le papillon s'envole !... Cependant de l'un à l'autre bord

de la couronne, l'araignée affamée tend péniblement sa toile. Au-delà de ce réseau, là-bas, sur le glacier de l'Aar on distingue le roc célébré sous le nom d'Hôtel des Neuchâtelois par Agassiz, Desor et Vogt, qui séjournèrent à son abri.

Monsieur Menn tenait la médaille il nous en montrait les beautés : « Mon ami le Dr Maunoir, disait-il, est chasseur : il est dessinateur aussi : ses dessins sont dessins de chasseur : on y sent l'homme accoutumé à scruter le sillon, à sonder le fourré, à voir ce que d'autres ne voient pas. Ainsi de cette médaille. Gravée à la gloire d'un naturaliste, elle l'a été par un naturaliste. Si Hugues ne s'occupait point d'entomologie, s'il n'était point chasseur de papillons et de coléoptères, il n'eût jamais trouvé certains des détails et des arrangements de cette couronne. Car c'est la nature observée de son point de vue de collectionneur, qui les lui a fournis ».

Ce dimanche-là, Mme Louise Janin nous joua diverses romances de son frère Bovy-Lysberg et un Impromptu de Chopin : « Mme Janin, me dit M. Menn, joue du piano comme elle parle français, à merveille..... » ; puis revenant à son idée dominante : « il faudrait l'intéresser à notre entreprise, obtenir d'elle un cours de diction..... l'entendre jouer, c'est apprendre à sentir, l'entendre parler, à penser ».

Le piano se taisait. M. Menn prit Hugues par le bras et l'entraîna à l'écart. C'est peut-être ce jour-là qu'ils eurent sur la musique un entretien que rappelle la lettre suivante : « *1893... il y a quelques jours, chez Balland, nous parlions musique,* écrivait Hugues à son maître, *et je vous disais que dans mes jugements, je me laissais aller à mon impression ; l'étonnement que vous avez manifesté alors m'a fait réfléchir, et aujourd'hui je viens vous avouer que je ne me rendais pas compte de toute la vérité et que mon impression dans ces cas-là est grandement aidée par les idées d'ordre, de subordination, de précision, de clarté, d'exposition, toutes idées que nous avons puisées chez vous. Voyez donc si nous devons vous être reconnaissants, nous tous vos anciens et vos nouveaux élèves..... J'espère,* ajoutait-il, *que l'année qui s'ouvre vous conservera la santé et vous donnera enfin la satisfaction de voir mener à bien le travail entrepris avec vos jeunes disciples. C'est mon vœu le plus cher* ».

Ce vœu, qui sans doute fut bien doux au cœur de M. Menn, ne devait pas se réaliser. Un an après Hugo de Senger (mort dans l'automne de 1892) et au moment de reprendre ses travaux avec nous, notre maître fut emporté par la paralysie. Hugues, une seconde fois, perdait un père.



A ces chagrins, un nouveau chagrin bientôt allait s'ajouter : une année encore et Mme de Gasparin mourait à son tour.

« ...*Elle m'a fait travailler,* écrivait Hugues Bovy à Mme Barbey-Boissier, *et m'a sauvé lors des premières années de mon mariage qui étaient un peu difficiles... mais elle a fait bien plus, elle nous a aimés, et cet amour si complet, j'avais le sentiment que nous ne le méritions pas et qu'elle y apportait son enthousiasme si bien à elle qui transfigurait ce qu'elle aimait... Moi, je l'ai aimée, voilà tout ; il n'y avait pas grand mérite à cela, mais je l'ai aimée bien tendrement et aussi fort que j'en étais capable (1894)* ».

Cette année même eut lieu, à la salle de la Réformation, l'inauguration d'un nouveau buste du comte Agénor de Gasparin, et celle, au Conservatoire, du buste de Hugo de Senger. Ces deux ouvrages, comme les médaillons des professeurs Bouvier, Ritter et Oltramare, comme les médailles Revilliod et Vogt, dataient de 1892. En 1893 Bovy avait exécuté entre autres le jeton gravé directement en creux, à l'effigie de Hedlinger pour l'assemblée de la Société Suisse de Numismatique. Elle eut lieu en septembre : « Pendant le banquet, lisait-on le lendemain dans le Journal de Genève, on a distribué aux assistants un jeton commémoratif en bronze, qui est un véritable petit chef-d'œuvre... un exemplaire spécial en argent, a été remis à M. Bovy, comme un faible témoignage de la reconnaissance et de l'admiration de ses collègues ».

Puis, sur la demande d'un ami de Menn, le peintre Etienne Duval, il entreprit, en revivant ses souvenirs, un buste de son maître. De tous ses travaux aucun ne lui coûta plus de peine. Il ne parvint pas à s'y satisfaire, à rendre autant qu'il l'eût souhaité ces traits vénérés expressifs de l'idéal qui les ennoblissait. « *A propos de Barthélemy Menn*, écrivait-il à Baud-Bovy en novembre 1894, *tes fils t'auront dit que j'ai recommencé mon premier buste qui ne me plaisait pas ; voici trois mois que je travaille et je ne suis pas fichu de faire seulement aussi bien que le premier modèle* ».

Celui-ci ne fut jamais coulé. La gravure de Maurice Baud (Pl. IV) en reproduit l'état le plus significatif. Le second buste, qui figure au Musée des Beaux-Arts, ne fut terminé qu'en 1895. Il est vrai que parallèlement Bovy s'était reposé de cette âpre recherche en gravant l'exquise médaille à Barton, l'écu du Tir cantonal de Soleure..... en lavant des aquarelles à Hermance. « *J'ai travaillé comme Bourdillon, c'est dire plus qu'un nègre,* écrivait-il à propos de ces dernières, *mais ça ne va pas. Mes couleurs me traitent en ennemi ; elles ont juré que tous les mariages que je décide entre elles seraient mal assortis et donneraient du noir pur. Ça ne fait rien ; je continue, pour apprendre à goûter les belles choses de la Nature et devenir un public préparé.....* »





Fragment de manuscrit du « Chateau d'Amour ».

L'année suivante, sur les instances de son cousin Balland, membre du Comité du Village suisse à l'Exposition Nationale, il accepta d'écrire un chœur qui fut chanté le jour de l'inauguration. La musique en est pure et passionnée ; elle toucha vivement. Le succès qu'elle obtint dès les premières répétitions, m'encouragea à lui demander, d'accord avec le comité du village, la partition d'un livret que je venais d'achever. Le sujet en était bien mince ; tiré de l'antique jeu du Château d'Amour dont notre puérile « Tour prends garde » est un vestige, il servait de motif à des danses réglées par le maître Archinard, à des costumes dessinés par H. van Muyden, à une bataille de fleurs suivie d'une « Coraule » fribourgeoise. La scène se passait à Gruyères ; le héros était le fou du comte Michel, le fameux Chalamala ; sa demeure, ornement de la petite cité Gruyérienne, avait été reproduite avec soin à l'entrée du Village suisse et décorée intérieurement de fresques par Furet.

Le château de planches que les jeunes filles défendaient contre les jeunes gens devait se dresser à peu de distance sur la place.

Je m'attendais à une longue résistance de l'oncle Hugues. Il n'en fut rien ; il garda mon livret et quelques jours plus tard, séduit sans doute par le prétexte que je lui fournissais de chanter sa chère Gruyères, d'exprimer enfin les joies qu'y avait puisées son enfance, il me déclara qu'il était à l'œuvre. En deux mois il écrivit et orchestra sa partition, tout entière « construite » sur la musique du Ranz des vaches. La date de la représentation était fixée aux premiers jours d'Août. Nous aurions été prêts. Mais la persistance des pluies qui durèrent jusqu'à l'arrière automne fit reculer de jour en jour l'exécution du « Château d'Amour ». Faute de soleil il fallut y renoncer. Nous nous contentâmes, aidés par notre ami M. Albert Maunoir et avec le concours d'amateurs dévoués, d'en donner une esquisse réduite sur la scène des Amis de l'Instruction. Malgré l'étroitesse du cadre, le nombre forcément trop limité des exécutants, les sourdines imposées à une musique conçue pour le plein air, le public



Fragment de manuscrit du « Chateau d'Amour ».

comprit et applaudit. Dès le lever du rideau la vue du délicat décor peint par Furet, et surtout l'entrain des exécutants avaient décidé de la victoire. Chez ceux-ci nous avions à chaque répétition senti grandir la sympathie pour l'ouvrage et le respect pour son auteur. Moi je relisais mes pauvres chansons et m'émerveillais qu'elles eussent servi de point de départ à tant d'élévation, de force, de vie.

On comprendra qu'il ne m'appartienne pas de louer ici cette « fantaisie lyrique ». D'autres me remplaceront qui, au lendemain de la première, avaient pris ce soin : « La musique de M. Bovy, écrivait M. C. Plon, a beaucoup plu par sa sincérité, ses allures franches, son style populaire sans vulgarité, l'ampleur des ensembles et une habileté de facture que nous n'espérions pas aussi grande chez un amateur. Il est vrai que M. Bovy a bu largement aux sources classiques »... Et Mlle C. L'Huillier dans les Pages littéraires : « On reconnaît que M. H. Bovy sait faire du dessin même en musique.... On le sent, il a voulu gravir les hauts sommets, et il a affronté de suite les grandes lignes ». Et M. Vallette dans la Semaine Littéraire : « La musique que je ne puis apprécier en homme du métier m'a paru tout à fait exquise, d'inspiration très riche, très variée, avec de jolies envolées et de gracieux repliements d'ailes, jamais pédante, jamais banale », et, parmi d'autres encore, Maurice Baud (qui petit-fils de Mooser de Fribourg goûte passionnément la musique) concluait ainsi dans la Montagne : « Tout ceci est admirable d'ordonnance, de poésie, de caractère ... la partition du Château d'Amour est une œuvre Suisse et d'un Suisse, au fond et dans la forme. Belle œuvre en vérité, virile et délicate, d'un musicien mais avant tout d'un grand artiste ».

Hugues Bovy fut-il heureux de ce succès, de ces éloges ? Y puisa-t-il des regrets ? — On ne saurait dire ! — Il ne voulut plus entendre parler du Château d'Amour. A côté de ses travaux de médailleur auxquels nous reviendrons, il continua d'augmenter un recueil de fugues qui l'occupait depuis longtemps.



16. Dessin.

ENVIRONS D'HERMANCE.

S'il consentit encore à collaborer avec moi ce fut pour écrire la musique d'un chœur chanté lors d'un anniversaire de M. E. Balland. Nous avions résolu de lui témoigner de la sorte notre reconnaissance. Dans l'été de 1898, trois jours durant, il avait offert la somptueuse hospitalité de Gruyères à tous ses proches. Les heures joyeuses! — A Bulle des voitures nous attendaient; elles nous déposèrent au pied de la colline, nous gagnâmes le château en cortège, par le bois. Il faisait grand soleil. Furet, si je me souviens, dirigeait l'expédition, monté sur l'ânesse. Hugues épanoui, rajeuni dans son vêtement clair, suivi des chanteurs et des musiciens, marchait en tête, jouant du violon, marquant le pas, comme au temps où il conduisait les Emules à travers la Jaman. A un détour du chemin la famille Balland nous attendait en costumes d'armaillis. Balland voulait parler; il ne put que s'écrier : « Mes amis, quel soleil! » ... Tandis que nous l'embrassions, après Profès, celui-ci essuyait les verres humides de ses lunettes..... Le même soir, au clair de lune il y eut grande coraule. Quels festins! Quels rires! que de toasts, d'inventions charmantes! Hugues, tel jadis M. Menn, jouissait en sage de ces jeux d'enfant, bourrait sa pipe, et de temps en temps allait prendre une leçon de peinture devant les Corot du Salon.

La musique du chœur qui nous a amené à évoquer ces souvenirs est toute chargée de tendresse. Elle fut la dernière des compositions de Hugues Bovy dont j'eus connaissance, car il ne montrait point ses fugues.

On pourrait croire que cette suite d'œuvres musicales ralentit sa création

de graveur. Il n'en est rien. H. Bovy achevait le buste de A. de Candolle, si fin, si aristocratique, d'une distinction acérée si genevoise, lorsqu'il entreprit le Château d'Amour. Puis il gravait la médaille de Tir de l'Exposition Nationale Suisse, qu'il avait dessinée en collaboration avec une de ses élèves Mlle Roch, — la médaille de Tir du Village suisse pleine de force et de mouvement, — la médaille de Récompenses de l'Exposition — et, pour la Société suisse de Numismatique, en pendant à la médaille de Hedlinger, celle de J. Dassier, d'après A. Dassier. En 1897, il fit les médaillons de Mme J. Crosnier, du professeur Cougnard, du professeur Maurizio Schiff qui — par l'accentuation des ailes passionnées du nez, d'un front de savant où il y a place pour le rêve, des rides pleines de bonté des yeux — égale en intérêt psychologique et en beauté d'exécution, les effigies de Gosse et de Vogt — enfin la médaille Th. Turrettini, et celle de la fondation Allemandi, l'une des plus belles.

*
* *

J'eus en 1898, le bonheur de le voir beaucoup. Avec le médaillon d'Alice et Suzanne Balland, où se retrouve cette pénétration de l'enfance que nous avons signalée à propos des portraits de ses fils, il exécuta le médaillon de ma femme et le mien. Nous eûmes alors tout loisir d'apprécier sa conscience d'artiste, la profondeur et la simplicité de sa conversation, l'élévation constante en même temps que la fraîcheur de ses pensées. Dans la première séance, avec fougue, penché sur son ardoise, se levant, s'asseyant, tournant autour de son modèle, lâchant à mi-voix, sur la structure de sa mâchoire, sur le dessin de son arcade sourcilière, des observations dont il s'excusait ensuite, posant son ouvrage, se reculant, l'examinant en clignant des yeux, le reprenant, le portant sous tous les jours, enfiévré et dominateur, il construisait ses dessous, et, pour parler comme M. Menn, établissait sa proposition. A cette esquisse toujours saisissante allait s'ajouter le lent, le pénible acheminement vers l'absolu qu'il voulait à la fois et désespérait d'atteindre.

Prêt à accueillir les moindres critiques il remaniait parfois son ouvrage de fond en comble à l'instant d'aboutir, quitte à le gâter pour le recommencer ensuite. C'est ainsi qu'il fit trois bustes de Menn et jusqu'à cinq médaillons de son beau-frère Isaac Mayor. Pour celui de ma femme, un jour qu'il me frappa par un admirable accent de vie, par une perfection expressive qui me parut ne pouvoir être dépassée, je le lui ôtai des mains. Il protestait, je tins bon ; il finit par céder se promettant de le recommencer pour lui. Le revoyant plus tard il me dit : « Ce n'est pas ça décidément ..... pourtant tu as peut-être eu raison de m'arrêter ».

Tout le drame de sa vie était intérieur, peu d'artistes ont lutté davantage, plus âprement avec eux-mêmes. Son humilité n'était point faiblesse; s'il se jugeait petit c'est qu'il osait se comparer aux plus grands. Le découragement

n'avait point longtemps prise sur lui. Cherchant à devenir pour le moins « *un public préparé* » il puisait des secours dans sa philosophie, dans son amour du travail, dans les joies de son foyer.

« *Le bonheur dont nous jouissons,* écrivait-il à l'une de ses élèves, Mlle Alice Bally, — *vous ne l'accepteriez pas, car il n'est pas de votre âge, il vous faut du mouvement, des incidents, du pittoresque ; ici, c'est le calme plat. Nos trois pommiers mêmes dorment, malgré la douceur relative de notre hiver. Un peu de peine à vivre en bons amis avec le calorifère. Le piano gonflé d'eau refusant de donner sa voix. Un camélia en pleines fleurs que nous venons admirer tous les jours à la même heure, avec les mêmes expressions. Le travail en famille, le « bregaussage » en famille, le dîner en famille où tous parlent à la fois, chacun sur un sujet différent, Marie : fleurs, légumes ou cuisine ; Adrien : littérature ; Fernand : mécanique ; — moi ahuri, ne saisissant rien et répondant tare pour bare. Voilà le tableau bien bourgeois dont nous sommes les éléments. Voilà les petites heures coulant l'une sur l'autre en une nappe calme sur laquelle nous naviguons sans trop de crainte jusqu'à présent...* »

Durant les quatre dernières années de sa vie, les petites heures coulèrent ainsi monotones et douces, autour d'un labeur acharné, excessif, qui nous a valu quelques-unes de ses œuvres maîtresses : le médaillon de sa nièce Félicie Bovy, profil d'enfant, presque déjà de jeune fille, auréolé de cheveux souples où se noie la dureté du flan ; — celui d'Isaac Mayor, visage de septuagénaire dont les rides contrastent avec une chevelure frisée et la vitalité caustique du sourire ; — celui de son cousin Emile Balland, front tourmenté, casqué de cheveux durs et crépelés, nez qui descend sur la bouche énergique, effigie colérique et généreuse de condottière du XVIe siècle ; — le buste du peintre Alfred van Muyden, large tête d'homme petit, front surplombant puissamment modelé, creusé de plis sinueux par l'habituel relèvement des sourcils, vastes arcades sourcilières, qui abritent, au fond d'orbites remplies d'ombre, un regard étincelant, nez court, bosselé, nez à facettes qui jaillit du plan des joues, barbe socratique, dont le retroussis découvre la saillie énergique du menton, au total une figure martelée par la pensée et la volonté, celle d'un des artistes genevois du XIXe siècle, les plus exquis et les plus complets ; — la médaille Balland, réduction du médaillon dont une composition admirable décore le revers : un forgeron au bras musculeux s'arrête de battre son enclume, une femme nue jusqu'à la ceinture, illuminée d'intelligence, s'appuie d'une main avec un geste caressant sur son épaule, et de l'autre semble lui montrer un avenir de paix et d'espoir ; au devant du groupe, l'aigle et la devise genevoise ; en exergue ces mots : PENSER ET AGIR DANS L'UNION POUR LE TRAVAIL BIENFAISANT ; — enfin la médaille du Concours de façades qui rappelle la médaille Allemandi par la modernisation d'un style tout classique ; une femme assise dans une attitude très noble, tient d'une main un plan déroulé, de l'autre elle


HVGVES BOVY

présente une branche de laurier ; derrière elle se silhouette le Parthénon qui semble, comme la vue de Genève du revers, baigner dans l'atmosphère limpide.....

* * *

Au printemps de 1903 soudain il sentit le poids de tant d'années de travail. Il s'en plaignit doucement à sa sœur Mme Mayor : « *Chère Madame*, lui écrivait-il, (car dans son extrême politesse il ne s'adressait jamais autrement, même à ses plus proches parentes) — *Chère Madame..... cet esclavage du travail est pourtant excessif. Mais qu'ai-je encore à faire? Terminer la médaille des Intérêts de Genève, faire le médaillon de Baud, pour sa tombe, il y a quatre ans que cela traîne ; faire le médaillon du père Hyacinthe que l'on m'a demandé ; du moins pour ce dernier j'aurai le modèle qui est à Genève. Enfin il y a encore la troisième version Isaac Mayor* (la cinquième en réalité) *qui n'est pas encore terminée ; il y aura le buste Vidard à arranger..... et on me promet encore la commande d'un buste d'Eynard* ».

L'été venu, comme d'habitude il partit passer les vacances dans le petit chalet d'Hermance, construit par le Dr Mayor pour ses parents. C'est là qu'il aimait à se reposer de ses travaux, de ses leçons, enrichissant tour à tour son herbier, sa collection de coléoptères, ses porte-feuilles de dessins et d'aquarelles. Levé à l'aube il allait fumer sa pipe dans le jardin, il regardait les fleurs s'ouvrir, les insectes s'éveiller... Dans les arbres les oiseaux chantent, le lac, au bas du verger, a l'air d'un miroir faiblement balancé ; dans le chemin montant les paysans passent aiguillonnant leurs bœufs ; une pompe grince ; l'église sonne matines.....

Après avoir bu son café au lait, Hugues Bovy partait en promenade ; son attirail d'aquarelliste voisinait sur son épaule avec la boîte à insectes. Il s'acheminait tantôt du côté de Vereitre, tantôt du côté de Chevrens, tantôt du côté d'Aubonne et de Douvaine en traversant les « tattes » riches en papillons. Il connaissait tous les sentiers, ceux qui grimpent à mi-côte, ceux qui, creusés d'ornières humides, s'enfoncent entre de hautes graminées ; ceux d'où l'on voit les toits du village se détacher sur l'éclat du lac, ceux qui longent les murs où poussent les capillaires, ceux d'où l'on découvre la vieille tour et qu'il prenait pour rentrer chez lui. En été il se plaisait surtout à remonter le cours de l'Hermance. Elle va sous des bosquets, à travers des prairies ; et parfois son lit plus profond s'insinue entre deux collines que relie un vieux pont.

Comme Hugues Bovy l'aimait ! Que sa compagnie lui était douce, que de chants elle lui inspirait dont il se contentait de noter le thème, et quelles heures ravissantes il a passées, seul, à faire et refaire son portrait !

Mais cet été là il n'avait pas son entrain coutumier. Espérant se débarrasser d'une certaine douleur de tête presque constante, il se mit en route avec

les siens pour visiter le Valais, passer le Grimsel, revenir par les lacs de Brienz et de Thoune et s'arrêter à Gruyères. La migraine n'avait pas cessé.

Au retour vers la fin de Juillet, il écrivait à M. Crosnier : « *Merci de ta bonne lettre ; comme je t'aime beaucoup j'irai jusqu'à secouer ma torpeur pour y répondre, effort d'autant plus méritoire que, voici quatre mois je suis accompagné d'un mal de tête qui s'impose doucement et constamment. Je ne sais pas comment il est venu se loger chez moi qui n'avais jamais souffert de la tête, mais* tempora mutantur *la vieillesse arrive avec son cortège de misères qu'il faut supporter jusqu'à ce qu'il plaise au destin de marquer la fin de tout* ».

Ce malaise ne parvenait pas pourtant à lui faire abandonner ses pinceaux. L'une de ses aquarelles les plus intenses de sentiment, les plus audacieuses de facture, date de ce moment : un sentier grimpe au flanc d'un ravin que dominent quelques arbres maigres d'un charme triste ; la terre sèche, rougeâtre, se fendille au soleil, un rebord de gazon jette une ombre violette sur la pente sablonneuse, hérissée d'herbes dures où se devine le bourdonnement des mouches et le crissement des cicindelles. Et sur ce coin aride de paysage brûle le grand ciel blanc des jours d'été.

Il avait repris le médaillon de mon père. Il commençait une nouvelle aquarelle : un chemin mouillé qui se perd sous les noyers, lorsqu'une douleur plus vive l'obligea à regagner sa demeure. Il s'alita, s'endormit en souriant, ne se réveilla plus. « Le destin avait marqué la fin de tout ».



« Il est parti trop tôt, écrivait au lendemain de sa mort, Mme Noelle Roger, nous étions un grand nombre qui avions besoin de lui »...

Ce fut le cri de tous ses élèves. « C'est, ajoutait Mme Noelle Roger, qu'il ne se contentait pas de leur enseigner la technique, le métier, le dessin, il leur révélait le sens intime des lignes, il leur expliquait le rythme et les mystérieuses harmonies. Il s'efforçait de les éveiller à l'émotion supérieure. Il cherchait à faire d'eux des hommes qui pensent avant d'en faire des artistes. Il enseignait à ses élèves la maxime très haute qu'il aimait à redire et qu'il pratiquait si bien : « LE BUT DE L'ART C'EST DE DONNER AUX AUTRES ».

« Comme son père, ses oncles, Hugues fut un esprit réellement doué d'universalité, écrivait Maurice Baud... à la fois sculpteur, habile artisan, musicien, lettré érudit ; ainsi son enseignement fut essentiellement synthétique ».

« On sentait chez lui, écrivait à son tour Albert Trachsel, un de ces cerveaux curieux de toutes les manifestations de l'esprit, au courant des grands problèmes intellectuels de l'époque, et par conséquent, des diverses tendances esthétiques correspondantes. C'était en résumé un de ces artistes très complets comme il s'en est rencontré quelques-uns dans l'histoire de l'art genevois, et pour lesquels rien d'humain n'est étranger ».

Témoignages touchants, — d'autant plu précieux qu'ils émanaient d'individualités plus tranchées — des regrets, une reconnaissance unanimes que signalait alors M. Vallette : « Durant sa longue carrière de professeur, Hugues Bovy a semé à pleines mains des semences de bonté et de dévouement. Sa mémoire en récolte aujourd'hui les fruits de gratitude, de respect et d'affection ».

Il s'était dévoué, donné tout entier à ses idées. La tâche pour lourde qu'elle fût, ne lui avait point paru ingrate, mais grave et noble. Ouvrir ces jeunes cœurs — car c'est au cœur surtout qu'il s'adressait — à la joie des « émotions supérieures », au désir de chercher dans la nature le secret d'une harmonie plus haute, compensait assez à ses yeux les créations individuelles que cet enseignement lui coûtait.

Sa classe était pour lui comme un prolongement de son foyer. Il y parlait en père, en ami autant qu'en maître. Chacun de ses élèves avait ses soins. Il ne craignait même pas lorsqu'il le jugeait profitable d'outrepasser pour eux les règlements. C'est ainsi qu'il s'attira un jour le reproche d'avoir autorisé l'un d'eux à prendre part à un concours de fin d'année dans une division autre que celle où il avait obtenu son chiffre du premier semestre. « *Je conviens,* répondit-il au Conseiller administratif dont dépendaient les écoles, *je conviens que dans tout ceci il y a un peu de désordre, mais sur le papier seulement ; je crois qu'il est bon de conduire chaque élève à ce qui lui est profitable dans l'état de sa préparation, et de ne pas trop regarder où il a été casé.*

Les grades sont obtenus lentement et dans l'ordre établi ; mais survienne

une grande bataille, il est possible alors que l'aspirant arrivé d'hier soit nommé colonel. Or la grande bataille c'est le moment où la machine militaire est éprouvée, c'est le moment de marche du corps constitué pour marcher ; eh bien, à l'école, nous sommes toujours en ordre de bataille, et chacun est mis à la place où il pourra le plus facilement crier victoire, si, d'ailleurs, il n'est pas un simple criailleur ».

Et c'est encore au Conseil administratif qu'il envoyait les lettres suivantes, l'une à propos de la suppression projetée d'un cours d'Académie d'après nature, et l'autre sur l'idée qu'il se faisait du rôle dans l'enseignement général, d'une classe de modelage.

« *Le cours d'Académie d'après nature de la classe de modelage a été créé par le Conseil administratif à la suite d'une pétition des élèves et pour compléter l'enseignement supérieur de cette classe.*

Quelle est la raison mise en avant par les personnes qui en réclament l'abolition ?

Est-ce l'insuffisance de préparation des élèves ? Aucun des Jurys qui se sont succédés depuis la création du cours ne l'a jamais constaté que je sache. Je me permettrai en outre de vous rappeler que toutes les fois que le talent des élèves a été mis publiquement à l'épreuve — dans les concours de la Société des Arts, par exemple, concours de projets de médailles (figures en bas-relief), concours de statues (figures ronde-bosse), les élèves de la classe de modelage ont remporté les prix.

Toutes autres raisons d'abolir ce cours ne me semblent pas valables, et quant au manque de place, les élèves se contentent de la place modeste qui leur est dévolue ; or ils sont les plus intéressés dans la question, et les plus aptes à en juger.

La raison de conserver ce cours me paraît au contraire sans réplique.

La nature est la grande source où nous devons puiser de plus en plus, bien préparés il est vrai par l'étude des interprétations déjà existantes (style) et les connaissances d'anatomie et de géométrie indispensables (science). Si nous laissons de côté notre grand trésor, où l'art trouve constamment à se renouveler sous peine de mourir, qu'avons-nous à faire à l'école ?

La nature doit présider à toutes les études d'art dès leur commencement jusqu'à l'infini... ».

« ... *je dois constater*, écrivait-il d'autre part, *que la classe de modelage occupe une position un peu exceptionnelle et pour ainsi dire parallèle dans l'organisation de nos classes. Nul n'est forcé d'y entrer en vertu du règlement ; au point de vue technique, les sculpteurs seuls y sont astreints par nécessité professionnelle, et ils sont peu nombreux à Genève. Mais le modelage est utile à toutes les professions libérales et artistiques comme complément de culture générale et, toute proportion gardée, on pourrait comparer son enseignement*

à celui de la philosophie dans les hautes études, qui est suivi avec avantage par des élèves aux professions les plus diverses.

Il n'est pas rare que je compte au nombre de mes élèves des étudiants, des instituteurs, des régents, des littérateurs même, à qui la connaissance qu'ils acquièrent de la forme plastique est certainement assez profitable pour qu'ils gardent reconnaissance à l'Ecole des Beaux-Arts qui la leur a facilitée ».

Cet homme, timide d'apparence, n'hésitait point, on le voit, à sortir de sa réserve coutumière lorsqu'il s'agissait de défendre en même temps que les intérêts de l'art ceux de ses élèves. C'est qu'il voyait moins, en ces adolescents, de futurs sculpteurs, capables de faire honneur à leurs maîtres, que des hommes et des femmes de demain, — c'est qu'il voulait les armer, contre la vie, et pour la vie, d'un fervent amour du Beau.

« *Oui,* leur écrivait-il, *je vous veux artistes, non de profession, ce serait trop peu, mais en tant que vous êtes humains. Vous devez porter l'Amour du Beau en tout, jusque dans l'occupation la plus modeste (tout est respectable si l'on se respecte soi-même), développer votre esprit créateur, et ne jamais passer indifférents devant la grande création qui nous entoure et dont nous sommes nous-même une parcelle.*

Oui, je veux que vous soyez des êtres aimants ! Arrière la froideur !... Considérez votre professeur comme un ami, et votre vieille classe de modelage comme un temple où nous tous, nous servons la Beauté.

Commençons bien l'année. Si, pour chacun, elle n'est pas couronnée par un succès palpable, consolons-nous en pensant que nous avons fait notre devoir et notre possible et que nous nous sommes livrés tout entiers dans notre œuvre ».

« *Croyez-en ce vieux qui vous parle,* leur écrivait-il encore, *il sent que vous l'aimez et il vous est reconnaissant de la peine que vous vous donnez. Il n'ose vous dire que vous serez immédiatement payés de cette peine, car plus on monte, plus ardu devient le chemin et en même temps, plus l'horizon s'étale et s'élargit autour de nous, devant nous. La perfection est insaisissable et notre bonheur est dans la lutte, dans l'âpre lutte, dans le drame et dans la conquête, bonheur jamais parfait, mais par celà même vivant et humain...* ».

Vivant et humain, tel était aussi son enseignement. Il ne négligeait rien. Auxiliaire et continuateur de B. Menn, il fit avec ce maître vénéré, le rêve d'une éducation intégrale où l'art vint recomposer au fur et à mesure, ce que la science, pour mieux l'analyser, doit dissocier. Nul de ses élèves n'oubliera la bonté qu'il savait mettre même dans ses plus sévères critiques. S'il jugeait venu le moment de corriger l'ouvrage, il le considérait d'abord sur toutes les faces, et commençait silencieusement sa retouche en l'accentuant dans le sens voulu ; puis, tandis qu'il la ramenait au point, ayant l'air de monologuer à haute voix, il commentait son travail ; pour peu qu'il se sentit suivi il s'élevait alors, naturellement, passant de Phidias à Beethoven, de Haydn à Corot, jusqu'aux plus

suaves discours sur la nature, sur l'homme, et sur le nécessaire amour de la beauté. Ainsi, dans ses leçons, la pratique manuelle était comme le support d'un enseignement où l'art projetait sur tout sa clarté.

* * *



18. Dessin à la plume.
MADEMOISELLE CHAMPURY.

Cette tendance vers l'universalité et la synthèse marque tout l'œuvre de Bovy. Une exposition posthume, ouverte en mai 1904 à l'Athénée, organisée avec une piété discrète et judicieuse, permettait de juger à la fois le sculpteur, le médailleur, le dessinateur et le peintre.

Un seul des nombreux bustes de l'artiste y figurait, celui du peintre Alfred van Muyden dont nous avons déjà parlé. C'est à notre gré l'un des plus beaux avec le buste de Edmond Boissier qui peut-être le passe encore par l'intensité mobile de l'expression, par l'ampleur et la souplesse de la facture. Mais, — à l'exception des bustes de Meyerbeer, de Gœthe qui sont moins des « ressemblances » que des interprétations plastiques des génies du musicien et du poète — mais il faut regretter que la plupart de ces effigies aient été exécutées après la mort des modèles, en utilisant des documents incomplets, sous la direction souvent maladroite de la famille, des amis du défunt. Une lettre de Bovy témoigne des vicissitudes où l'entraînaient ces sortes de travaux. « *Je viens d'avoir la visite de Madame M... Elle est d'avis qu'il faut recommencer le buste d'après*

la photographie de profil... Elle avoue (c'est un peu tard) qu'elle ne peut reconnaître Mme X... dans le portrait que j'ai eu pour modèle ; sa domestique, qui était avec elle, est dans le même cas. Elle ne reconnaît ni le buste, ni le modèle. En même temps elle s'extasie sur mon buste de M. le comte, ce qui fait qu'abstraction faite de la valeur des talents, je suis comme Marilhat. On me renvoie toujours à mon palmier penché. Vous n'avez jamais rien fait d'aussi beau que votre palmier penché; refaites votre palmier penché. Refaites une sculpture aussi bonne que le buste de M. le comte !... Il faudrait être bien découragé pour ne pas espérer faire mieux ».



19. M.-L. Bovy. Croquis à la plume.

La nécessité de satisfaire à des commandes d'intérêt parfois médiocre, explique le nombre relativement restreint des médailles exposées à l'Athénée en 1904. On avait voulu n'y réunir que des œuvres dignes de sa mémoire. Connu pour son habileté de praticien, Hugues Bovy était continuellement chargé de mettre au point ou de graver complètement des médailles dont les projets ne lui appartenaient pas. Ces besognes l'aidaient à vivre ; il les menait à bout avec sa conscience ordinaire bien qu'il ne les entreprît jamais sans répugnance ; vers la fin de sa vie il regrettait le temps qu'il y avait consacré par devoir ; malgré ses doutes sur son talent il s'avouait qu'il l'eût employé de manière plus profitable à des créations individuelles. « ... *Généralement,* écrivait-il à A. Baud-Bovy en 1895, *les médailles de circonstance qu'on me commande, tirs fédéraux, cantonaux entr'autres, exigent une livraison à époque fixée qui ne me permettrait aucun retard ; et puis la vogue en diminue si rapidement que je crois la*

fin des commandes arrivée pour moi. Cela fera un peu moins d'or à rouler dans mon Pactole, mais, sauf cet appoint brillant, je ne regrette rien : forcé le plus souvent de travailler d'après les dessins fournis par les Comités, j'aboutis, malgré la peine que je me donne à un bien petit résultat artistique et ainsi je diminue rapidement les bonnes dispositions du public à mon égard ».

Les vingt-quatre médailles qui avaient été choisies pour donner au visiteur une idée juste de l'ensemble de sa production, la jalonnent d'œuvres toutes admirables dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. De la médaille Lincoln (1865) à la médaille du concours de façades (1903), elles permettaient de suivre la formation, le développement, l'affirmation magistrale de sa personnalité.

La « Melpomène » (1866) a la grâce forte, un peu rustique, le classicisme un peu lourd mais si vivant des figures chères à Antoine dont il s'est là, directement inspiré. Dans le « Lincoln » comme dans le « Merle d'Aubigné » (1872) et le « C. Vogt » (1892), c'est le disciple de Menn qui témoigne : des dessous puissamment établis, un dessin volontaire et serré, peut-être un excès de relief, une certaine sécheresse dans la manière dont le profil se découpe sur le flan poli. Ses dernières œuvres, où le fond se mate et joue, atmosphérique, autour des belles formes toujours aussi savantes, mais plus souples, plus mobiles, ont un charme de perfection, une harmonie presque musicale, une émotion cachée, qui les imposent au souvenir. L'une célèbre la force vive de la nature : Les Eaux de Gruyères ; l'autre, le travail : la médaille Balland ; celle-ci, la musique : la médaille Barton (1895); celle-là, la bonté : la médaille de la fondation Allemandi (1897) ; et la plus récente, la beauté de l'art grec : la médaille pour le concours de façades (1903); sujets bien faits pour porter Hugues Bovy, fournir à sa sensibilité l'occasion de s'avouer, de disposer de son savoir. Jamais il ne s'est limité, tenu à une formule. On peut dire de lui ce que Roger Marx a écrit de Oudiné : « quand la mort arrive, elle le trouve en pleine évolution ». Sur les traces des Oudiné, des Ponscarme, des Degeorge, — qu'il rappelle par bien des côtés — Hugues Bovy franchit peu à peu les bornes longtemps fixées à la glyptique. Elevé dans le culte de l'antiquité et la pratique des auteurs classiques, guidé par Antoine, armé, discipliné par Menn, puissamment servi, (dans les paysages de ses fonds, les feuillages des guirlandes, etc.) par ses connaissances en géologie, en entomologie, en botanique, il peut, sans risque, se laisser aller à son inspiration; là où le thème propice lui permet de s'épanouir, elle atteint sans effort aux plus modernes audaces. La composition de la médaille Allemandi, c'est une scène de mœurs contemporaine : une femme est là, assise ; légèrement soulevée, elle accueille d'une main la jeune fille qui vient d'être dotée par la volonté de Madame Allemandi, et de l'autre elle lui montre le testament de sa bienfaitrice. Enveloppée de ses voiles, contenant, de son bras replié, les palpitations de son cœur, la fiancée, épouse tout à l'heure, se tient debout, le regard tourné vers l'écrit qui lui donne le bonheur, toute pleine de joie, de pudeur, de reconnais-

sance. Et devant ce bas-relief en petit, on pense aux plus suaves inventions de Roty, en même temps qu'aux stèles du Céramique.



En commentaire à ces médailles, parallèlement, il faut étudier les dessins, les études modelées, les médaillons de Hugues Bovy.

Des dessins comme son portrait (op. 2), celui de sa mère (op. 3), de son cousin Haas (op. 8), de M[lle] Champury, lingère de la famille (op. 18), comme la série des croquis d'après son père (op. 5, 12, 19), comme ses paysages de montagne [Pl. V, op. 13 et 14] ou des environs d'Hermance (op. 1, 16) disent assez tout ce qu'il devait à B. Menn : la sûreté, l'expression du trait, l'habitude de dégager les directrices et les caractéristiques, l'ordonnance des plans, la vision architecturale des grandes masses, et surtout le souci de la subordination.

Ses études modelées [Pl. II et VI], mettent en œuvre avec une verve que la sérénité des compositions définitives ne ferait pas supposer, ces qualités de dessinateur et de constructeur. La nature y est surprise, saisie dans sa mobilité et son frémissement. Par-dessus le squelette, dont les dures saillies restent visibles, tendant la peau du front, des coudes, des genoux, les muscles se raidissent et vivent, la chair s'attache, souple et douce aux flancs, aux poitrines des femmes, soulevée par les muscles aux bras, aux jambes, aux thorax des hommes. On suit, sur ces études, le travail de l'ébauchoir, ses emportements, ses tendresses, toutes les variations d'une sensibilité exquise. Tantôt pour modeler un sein, l'outil se fait amoureux et caressant, tantôt il glisse, indolent, fuyant, frôlant, le long d'une hanche ; tantôt, actif, décisif, il va, sous la chair d'une cuisse, chercher pour les roidir, les muscles qui la font mouvoir. La même figure analysée nue est reprise vêtue : ces voiles vivent, soulevés par la respiration du modèle, évocateurs subtils des formes qu'ils recouvrent, mais dont ils accusent avec une scrupuleuse vérité les points essentiels. Des bras, des jambes, modelés à part, vus d'abord dans leur complet développement, puis en raccourci, disent les doutes de l'artiste, son humilité devant la nature, son besoin de lui être fidèle avant de chercher à la dépasser.

Cette étude de la forme expressive, mise au service d'une pénétrante psychologie, se retrouve dans ses médaillons. Portraits d'amis, de parents, pour la plupart, ils constituent la partie la moins connue de l'œuvre sculpté et gravé

de Bovy. Les reproductions des médaillons du Dr Isaac Mayor et de Félicie, mieux que ce que nous avons dit déjà des médaillons de Marc-Louis Bovy, de Diday, de Vogt, etc., nous dispensent de toute glose. A propos du portrait de Gosse nous évoquions les médaillons de David d'Angers. Mais, s'il faut, dans les sculpteurs contemporains choisir comme terme de comparaison un œuvre et un nom familiers à tous, c'est plus généralement à Chapu que Bovy ferait penser. Et certains de ses profils d'enfants et de vieillards, d'une facture attendrie ou si sereine, d'une couleur si blonde ou si calme, d'un charme si candide ou si touchant, émeuvent à l'égal des plus purs reliefs de Chapu.

* * *

Musicales, avons-nous dit des compositions de ses dernières médailles — et voici que nous venons de parler de la couleur de ses médaillons. C'est qu'il considérait les arts comme des manifestations diverses d'un même besoin, comme les faisceaux, distincts, d'une seule lumière. Pour atteindre dans l'exercice de l'un d'eux à la perfection, il fallait selon lui ne point négliger les autres. Coloriste par la manière de distribuer dans ses sculptures, les clartés et les ombres, les noirs et les blancs, Bovy se révélait aquarelliste délicieux à l'Exposition de l'Athénée. Non, assuraient les doctes, qu'il possédât à fond la technique de cette peinture, mais, constataient les artistes, parce qu'il en usait avec une liberté, une fraîcheur, et parfois une audace extrêmes. Classique en effet au sens le plus large de ce mot, resté fidèle dans sa sculpture à la pure tradition grecque, il n'avait pas hésité à tirer profit dans sa peinture des découvertes de l'impressionisme. Ses premières aquarelles datent, on s'en souvient, d'un séjour à Salvan en 1888. Le dessin en est vigoureux, la couleur en est sombre ; construites avec méthode elles ont de la solidité, quelquefois de la grandeur, mais, trop travaillées elles manquent de transparence et d'éclat. Hugues n'avait pas tardé à se départir de tant de sagesse, pour se livrer, vaille que vaille, en amoureux fou à l'ivresse où le plongeaient, après ses longs mois de classe, le contact direct avec la nature, l'air embaumé qui le baignait, le bruissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le soleil que le vent balançait au bout des herbes, toutes ces couleurs, toutes ces clartés. « Et puis, pensait-il, il ne peignait que pour son plaisir, personne ne lui demanderait compte de ses maladresses ; ce merle chantait bien, là haut sur sa branche !... » ; et son pinceau humide sautait dans les godets, éclaboussait le papier blanc, allait et venait éperdument, réservant les lumières, respectant les valeurs, pour le reste manœuvrant à sa fantaisie, procédant par touches rapides, juxtaposant les tons les plus hardis, courant le long du sentier creusé d'ornières bleues, glissant sur l'eau du lac, lavant le ciel pâle d'un reste d'averse, ou, trempé de vermillon, faisant brusquement retentir, dans un paysage d'arrière été, la sonnerie de l'automne. Hugues lui-même s'étonnait de son intrépidité.


HVGVES BOVY

Il accélérait le pas, la séance levée, dans la hâte de montrer aux siens l'ouvrage de la matinée. Il souriait en pensant : « Pichus va se moquer de moi, ça n'est plus de mon âge ces violences ! » Examinée à tête reposée l'aquarelle lui paraissait détestable. Ce qui ne l'empêchait pas de repartir le lendemain à la recherche d'un « coin » entrevu lors d'une chasse aux papillons.

« Les Dimanches de sa vie » a dit Philippe Monnier des aquarelles de Hugues Bovy. Et si je m'y allonge, c'est en effet qu'il leur a dû des heures délicieuses et leur a communiqué de son bonheur : sentiers qui s'attardent entre de longues herbes, sentiers qui descendent vers la grève, aboutissent à une éclaircie bleue, se perdent dans les champs, ou longent en musant la lisière du bois, — lac qui brille à travers les arbres, qui s'étale sur sa rive sablonneuse en remuant des roseaux, lac gris dont l'horizon se noie dans le gris du ciel, lac verdissant qui semble sertir d'émeraude les frondaisons d'octobre, — et l'Hermance, l'Hermance surtout, indolente, repliée sur elle-même, ou filant comme une flèche sur la pente de son lit ; qui affouille les racines pendantes d'un saule, qui se glisse avec un frisson sous un vieux pont, et sous le couvert des aulnes, qui ressemble à un plateau où tombent et bougent des pièces d'or ; — toutes ces notations spontanées, si intimes, ajoutaient une saveur champêtre à l'exposition de l'Athénée. « A côté du graveur de médailles, écrivait G. Vallette, à côté du sculpteur de médaillons et de bustes, on nous a montré le dessinateur, l'aquarelliste, le peintre ; on nous a fait voir ses recherches de savant (études d'anatomie très remarquables), et ses délassements de vacances, (aquarelles d'Hermance et de Gruyères). Il ne manquait vraiment que telle simple et noble mélodie du Château d'Amour, pour que, le musicien s'y adjoignant encore, l'image totale de l'artiste fut évoquée sous nos yeux ».



« La peinture est une île dont j'ai côtoyé les bords », disait Chardin. Hugues Bovy, plus justement encore eût pu appliquer cette image à la musique. Elle fut l'Ile heureuse où sans cesse le ramenait son désir. Il n'y fit que de brèves escales, mais pour en rapporter chaque fois de la santé et de la joie. Dans toutes celles de ses compositions que je connais : fragments d'un opéra comique écrit sur des paroles de M. J. Crosnier, valse, chœur du village suisse, marche

héroïque d'un caractère grandiose, Château d'Amour, etc., etc., se retrouve un trait commun : l'expansion joyeuse, l'ardent besoin de communiquer son enthousiasme. Aux partitions de Parsifal et de Tristan, il préférait celle des Maîtres Chanteurs, où rien n'est morbide ni exaspéré et qui célèbre la beauté de la vie et de l'art avec des accents homériques.

« Que la forme fût exactement l'enveloppe de l'idée, du sentiment » voilà ce qu'il demandait à l'artiste. Les plus extraordinaires adresses techniques le laissaient indifférent si elles dissimulaient le vide de la pensée ou du cœur. « *Cher Valentin,* écrivait-il à mon frère dont il revoyait les essais de composition, *je te remercie de la confiance que tu continues à mettre en moi et que je ne mérite guère, puisque j'ai parcouru cette musique dans tous les sens et que je n'ai pu réussir à y découvrir la moindre faute ; à l'endroit marqué d'une +, il y a un fa un peu gauche, un peu vague ; faut-il le changer en un si ? Ce serait une pauvreté ; je ne vois pas comment on pourrait modifier cela sans perdre « l'intention », perte qui serait très importante à mes yeux... Continue ! n'oublie pas que tu dois faire du bien à celui qui t'écoutera, ni plus ni moins que Jésus-Christ ; en cherchant ce bien d'autrui, tu trouveras par surcroît le tien* ».

Chez Hugues Bovy l'homme et l'artiste se confondaient. Si les circonstances lui eussent permis d'égaler son œuvre à sa vie il compterait, certes, parmi les plus grands. Rien que de pur, d'excellent, de noblement passionné dans ses pensées. Les premiers qui se soumirent à la douce règle d'Assise durent avoir son innocence et sa charité d'âme. La foi de Saint François, ce christianisme tout vibrant encore, tout réchauffé de paganisme et qui ne voulait point traiter la nature ni la beauté en ennemies, était la sienne. C'était un peu celle de la « Colonie » toute entière. « L'enfance fait la vie » a dit Renan. On a vu quelle fut l'enfance de Hugues Bovy. Ses parents, ses oncles, ses tantes, se penchèrent tour à tour sur son berceau pour y déposer les dons des bons génies et des fées bienveillantes. A mesure qu'il grandissait il avait appris à leur côté, quels secrets rendent, si non riche, du moins heureux. Il lisait Virgile sur les genoux de son père... une barque l'entraînait sur le Doubs avec les siens qui chantaient des chœurs de Lysberg, et cette musique lui faisait pour la première fois admirer le paysage... Antoine, sous ses yeux gravait une médaille qu'il voyait bientôt frapper... Daniel l'emmenait rejoindre M. Menn, à l'étude dans les bois de Gruyères, et l'habile pinceau lui révélait la nature... sa mère, tout en tournant les sauces, lui contait des histoires dont la malice aiguisait sa gaîté native...

Ainsi tout concourait à former harmonieusement ses goûts, son caractère. Beaucoup de ceux qui l'approchèrent l'estimaient triste et renfermé. Il se livrait peu, par crainte d'ennuyer. « *J'ai tellement pris l'habitude de laisser causer ou de faire causer,* écrivait-il à sa femme, *que je ne sais rien sortir de moi, or le moyen ne réussit pas avec tout le monde* ». On s'y trompait en effet. Et pourtant que son rire était frais ! La fantaisie suivante — un brouillon de lettre,

peut-être, — a comme ressuscité dans ma mémoire lorsque je l'ai trouvée parmi ses paperasses, la flamme malicieuse qui si souvent montait à ses yeux : « *J'ai demandé à M. Balland un fromage de Gruyères. Je l'aurai, car M. Balland m'aime, il m'a rendu tant et tant de services ! le doyen ne refusera rien à un de ses colons les plus reconnaissants.*

Devant ce fromage que ferai-je ? Dois-je adopter l'idée payenne ou l'idée chrétienne. Si j'adopte la première, je mangerai mon fromage par petits morceaux, accumulant ainsi les petits plaisirs ; mais, par réaction, chacun d'eux sera suivi d'un remords, et enfin, lorsque mes plaisirs auront disparu avec le fromage, je regretterai.

Si j'adopte l'idée chrétienne, je ne toucherai pas au fromage ; les mouches s'y mettront et les vers le dévoreront à mon nez, jusqu'à ce qu'il retourne à la terre dont il était sorti ; pendant ce temps j'éprouverai de grandes tentations auxquelles je résisterai ; je souffrirai beaucoup, mais la souffrance est une bénédiction. Me voilà très perplexe. J'ai entendu dire que j'adore le fromage de Gruyères ; d'un autre côté je tiendrais à être béni. Si je demande conseil à des membres influents de notre colonie, à Laure, par exemple ; elle me répondra : donne-moi le fromage, et souffre. Celà est bel et bon : quand je donnerais le fromage j'oublierais trop tôt ma générosité et je ne souffrirais plus. Que faire ? J'ai envie de manger le fromage et d'en priver mes enfants. Comme celà je souffrirai dans mon sang, et nous serons bénis ».



Peu après l'avoir découvert j'étais allé soumettre ce brouillon à M. Balland. Il ne se souvenait de rien de pareil. Hugues sans doute, à la réflexion, avait jugé inutile de l'occuper de ce badinage. « Il craignait toujours d'ennuyer les autres, ce brave Profès, même de sa gaîté, me disait mon interlocuteur ; moins il tenait de place, plus il était heureux ! » Tout en causant nous étions arrivés sous les hauts marronniers qui, à Montbrillant, abritent le jeu de boules. « Je le revois ici, jouant aux boules, continuait M. Balland. Il jouait comme le père Antoine, comme le père Louis, à la perfection. Il avait ce goût de nos anciens de s'appliquer à tout. Ses plus beaux coups ne le satisfaisaient pas ; mais il admirait ceux des autres ; il nous persuadait que ses victoires n'étaient que des

défaites déguisées, des hasards... Un dimanche sans Hugues, ce n'était pas un dimanche! Quelle place il a tenu, il tient toujours parmi nous. A peine s'en doutait-on. Son rayonnement était si doux. Il fallait le voir dans nos courses, autrefois. Je me souviens de notre grande expédition de trois semaines, en 1875, avec mes deux aînés, Jules Coulin et d'autres. Un matin nous redescendions de Zermatt; pas un nuage. Soudain, nous étant un peu écartés de la route nous débouchâmes sur un petit vallon; le Weisshorn, splendide de structure, de majesté et de lumière, le dominait de sa masse. Hugues, qui marchait en tête, s'était arrêté! Sans rien dire il avait tiré son violon de son sac, et s'était mis à jouer, du Mendelssohn, je crois... jamais musique ne m'a paru plus sublime, jamais je n'ai vu la nature plus belle... O mon cher Profès! »

Qu'ajouter à ce trait? Il résume le caractère, l'art de Hugues Bovy. Son enthousiasme contenu est tout intérieur. Lorsqu'il éclate il remplit d'une émotion délicieuse. Rien de forcé en lui, rien de guindé non plus. Une sérénité tendre, souriante, secrète, qui ennoblit les plus humbles soucis. On peut dire de lui, comme Goncourt de Chardin : « ...sa race, c'est la race des ouvriers d'art du temps, de ces hommes de famille, de ces artistes du coin du feu... ». Volontairement l'un des plus modestes de sa lignée, il y brille par sa pureté. Pour le bien juger il faut le juger de près. Pour le bien comprendre il fallait le connaître. Nul n'a eu ce privilège qui ne se soit senti meilleur à son contact, qui n'ait perdu en lui un guide, un ami; nul qui ne l'ait vénéré, pleuré, béni.



OEUVRES

SCULPTÉES MODELÉES ET GRAVÉES

DE

HUGUES BOVY

ET

BIBLIOGRAPHIE CORRESPONDANTE

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

OUVRAGES NUMISMATIQUES :

J. E. ISELIN, *Causerie sur divers sujets numismatiques,* Bâle, 1888. (Description de la plupart des médailles exécutées par H. B. jusqu'en 1888).

Bulletins de la Société suisse de Numismatique.

B. DE TSCHARNER, *Les Beaux-Arts en Suisse.*

J. MAYOR, *Etudes de numismatique suisse,* Genève, 1890.

ARNOLD ROBERT, *Les Tirs féderaux et leur numismatique officielle,* La Chaux-de-Fonds, 1892.

Nos Anciens et leurs Œuvres, T. IV. « Hugues Bovy, sculpteur et médailleur », par JULES CROSNIER ; nombreuses reproductions.

Dictionnaire des Artistes Suisses.

Articles de MAURICE BAUD, *Journal de Genève,* 11 août 1903 ; — GASPARD VALLETTE, *La Suisse,* 6 août 1903 ; *La Semaine Littéraire,* 29 août 1903 et 28 mai 1904 ; — NOËLLE ROGER, *Journal de Genève,* 9 mai 1904 ; — JULES COUGNARD, *La Patrie Suisse,* 18 mai 1904 ; — A. TRACHSEL, *La Suisse,* 16 mai 1904. Voir aussi : *La Voile latine,* octobre 1904 ; *La Gazette de Lausanne,* 11 août 1903 et 10 mai 1904 ; *Le Genevois,* 7 août 1903 ; *La Chronique des Arts et de la Curiosité,* 22 août 1903 ; *La Tribune de Genève,* 16 mai 1904 ; *La Patrie Suisse,* août 1903.



ŒUVRES

BUSTES, MÉDAILLES ET MÉDAILLONS

1863. — MÉDAILLE : *Major Frederick-W. Matteson.*

1864. — MÉDAILLES : *Jean Calvin* (d'ap. A. Bovy). — *Antoine Bovy.* — MÉDAILLON : *Zoé Bovy.*

1865. — MÉDAILLES : *Abraham Lincoln.* — *Dante Alighieri.*

1866. — MÉDAILLON : *Jeanne et Eugène Balland.* — MÉDAILLES : *Melpomène.* — *G. Rossini.*

1867. — MÉDAILLON : *Cécile Balland.* — MÉDAILLES : *Général U. S. Grant.* — *L. van Beethoven.*

1868. — MÉDAILLES : *Général U. S. Grant.* (profil). — Méd. pour le *50me anniversaire du mariage de J.-F.-Fr. de Stoutz et Jeanne de Chapeaurouge.*

1870. — MÉDAILLES : *Henri Rochefort.* — *L. Gambetta.* — *Comte de Bismarck.* — *Prince de Bismarck.*

1871. — MÉDAILLONS : *Valentine Mayor.* — *Albert Mayor.*

1872. — BUSTES : *Meyerbeer,* marbre. — *Rossini,* marbre. — *Gœthe,* marbre. (Ces trois bustes sont au Théâtre de Genève). — MÉDAILLES : *Merle d'Aubigné.* [Nos Anciens, IV, fig., p. 47,]. — Méd. à *Amélie-Pauline-Constance Dufour née Vernes.*

1874. — MÉDAILLON : *J.-Marie Haas* (3 méd.).

1876. — MÉDAILLONS : *J.-Frédéric Mayor.* — *Marie-Clarisse Mayor.* — *Marie Rochat.* —MÉDAILLE : *100e anniversaire de la Société des Arts.*

1877. — MÉDAILLONS : *Louisa Rochat.* — *Laure Mayor.*

1878. — MÉDAILLONS : *Marcel Bovy.* — *François Diday* (2 méd.). — MÉDAILLES : *François Diday.* — *Léon XIII.*

1879. — MÉDAILLONS : *Félicité Cherbuliez.* — *Dr Isaac Mayor.* — *Comte Agénor de Gasparin.*

1880. — MÉDAILLONS : *Charles et André Balland.* — *Marc-Louis Bovy.* — MÉDAILLES : *Comte Agénor de Gasparin.* [Journal de Genève, 2 juillet 1880.] — Méd. pour l'*Inauguration du Tunnel du Gothard.* — *P.-F. Bellot.*

1881. — BUSTES : *James Fazy,* bronze, Promenade J. Fazy, [Die Schweiz, décembre 1901, fig.] — *P.-F. Bellot,* marbre, à la Société des Arts. — MÉDAILLON : *Dr J.-L^{s} Reverdin.* — MÉDAILLE : *B.-P. Cauisius.* — BAS-RELIEF : *Armes de Genève au fronton de la Cathédrale de St-Pierre.*

1882. — BUSTE : *Comte Agénor de Gasparin,* marbre.

1883. — MÉDAILLES : *F. Bonivard.* [Bulletin de la Société Suisse de Numismatique, 1884, p. 25, descr.] — *L. Gambetta* — *Médaille à Michel Chauvet.* [Ibid., 1884, p. 81. descr.].

1884. — BUSTES : *Comtesse Agénor de Gasparin,* marbre. — *Auguste Turrettini.*

1885. — BUSTE : *François Diday,* bronze, Promenade du Lac. — MÉDAILLONS : *Elisa Rochat-Maury.* — *Hugues Darier* (d'après A. Bovy). — *Jean-Samuel Bovy* (d'après

A. Bovy). — *Jacques Daviel.* — MÉDAILLES : *Méd. du 350me anniversaire de la Réformation*, avers, (E. Lossier inv.). — *Médaille Duval-Plantamour.* [B. de Tscharner, p. 42].

1886. — MÉDAILLONS : *Jacques-Antoine Rochat.* — *Carl Vogt.* — *Hélène Oltramare.* — *Professeur Giraud-Teulon.* — *Henri-Albert Gosse.* — MÉDAILLES : *Méd. des Forces motrices du Rhône*, avers, (E. Leysalle, inv.). — *Forces motrices du Rhône*, pet. méd.

1887. — BUSTE : *Edmond Boissier*, bronze, Promenade des Bastions. — MÉDAILLONS : *Suzanne Balland.* — *Mlle Mange.* — *Clotilde Mérard.* — MÉDAILLE : *Tir fédéral de Genève*, avers, (E. Lossier, inv.).

1888. — MÉDAILLONS : *Marie Bovy.* — *Adrien Bovy.* — *Fernand Bovy.* [Nos Anciens, IV, p. 49, fig. II]. — *Marc-Louis Bovy.* [Nos Anciens, IV, p. 48, fig. II]. — *J.-S. Bovy.* — *Pauline Arlaud.* — *Jean Balland.* — *Jeanne Schmiedt.* — *Emile Plantamour.* — *Emile Plantamour* (haut-relief). — *Mme Troll-Colomb.* — MÉDAILLES : *Tir cantonal bernois d'Interlaken* (revers, E. Lossier, inv.). — *Méd. pour le 25me anniversaire de mariage d'Isaac Demole et d'Hélène Ador* (E. Lossier del.).

1889. — MÉDAILLONS : *Elisabeth Mayor.* — *H. Bachofen.* — *Maharajah de Baroda.* — Médaillon d'après la méd. du *Tir d'Interlaken.* — MÉDAILLES : *Fête centrale suisse de tir à Lucerne* (J. Bossard, inv.). — *Confrérie des Vignerons de Vevey* (d'après Schenk). — *Union romande pour la protection des animaux.* (E. Lossier, inv.).

1890. — BUSTE : *Glardon*, bronze, Musée des Beaux-Arts. — MÉDAILLONS : *Paul Chaix.* — *Ernest Naville.* — MÉDAILLES : *Tir fédéral de Frauenfeld.* — *Tir cantonal de Soleure.* (W. Vigier et M. Jenny, inv.). — *Méd. à Ernest Naville* [Bull. de la Soc. suisse de Numismatique, 1891, p. 5, descr. — Journal de Genève, 27 et 28 décembre]. — *Méd. des Eaux de Gruyères.* — *Syndicat des boulangers de Lausanne.*

1891. — BUSTE : *Merle d'Aubigné*, bronze, Salle de la Réformation. [B. de Tscharner, 1891, p. 65]. — MÉDAILLONS : *Louis Soret.* — *Daniel Colladon.* — MÉDAILLES : *Tir cantonal vaudois de Morges.* [B. de Tscharner, 1891, p. 73 et 99, descr.] — *Tir cant. argovien de Bremgarten* (d'après R. Dorer) [B. Reber. Fragments numismatiques sur le canton d'Argovie, Genève 1890, p. 50 et fig. 82, pl. XXI, descr. — Bull. de la Soc. suisse de Numismatique, 1891, p. 165, pl. — B. de Tscharner, 1891, p. 73]. — *Tir cant. St-Gall. d'Ebnat-Kappel* (J. Staufacher, inv.). [B. de Tscharner, 1891.] — *Tir cant. zurichois de Winterthur* (H. Wildermuth, inv.). [B. de Tscharner, 1891, descr.]. — *Cuvette de montre du Tir cant. bernois de Berthoud.* [Bull. de la Soc. suisse de Numismatique, 1891, p. 167]. — *Méd. commémorative du gel de la rade de Genève* (J. Mayor inv.). [Journal de Genève, 1er déc. 1891. — De Tscharner, 1891, descr.].

1892. — BUSTES : *Comte Agénor de Gasparin*, bronze, Salle de la Réformation. [B. de Tscharner, 1892, p. 65]. — *Hugo de Senger*, marbre, au Conservatoire de Genève. [Journal de Genève, 1er nov. 1894. — Hugo de Senger. Discours prononcé par M. L. Guinand à l'inauguration du buste de H. de S., Genève 1894]. — MÉDAILLONS : *Auguste Bouvier.* — *Eugène Ritter.* — *Hugues Oltramare.* — MÉDAILLES : *Tir de la Société de tir de la ville de Zurich* (Freytag, inv.). [De Tscharner, 1892, p. 68]. — *Méd. Gustave Revilliod.* — *Méd. Carl Vogt.* [B. de Tscharner, 1892, descr.].

1893. — MÉDAILLON : *Edouard Humbert.* — MÉDAILLES : *Tir cant. de Zurich.* (R. Kissling, inv.). — *Méd. pour l'Exposition des Timbres-postes à Zurich.* — *Exercices de l'Arquebuse et de la Navigation.* [Journal de Genève, 17 juin 1893, descr.]. — *Hedlinger* (jeton pour la Soc. s. de Num.). [Journal de Genève, 29 sept. 1893.] — Maurice Bar-

bey, « Méd. commém. de J.-C. Hedlinger » Bruxelles 1894].

1894. — Buste : *Barthélemy Menn*, bronze, au Musée des Beaux-Arts. [Voir dans Nos Anciens, IV, p. 51, la reproduction d'une ébauche de ce buste]. — Médaillons : *Chantre-Bedot*. — *Elie.-F. Wartmann*. — Médailles : *Centenaire de l'incendie de La Chaux-de-Fonds*.

1895. — Buste : *Daniel Colladon*, bronze, Prom. des Bastions. — Médaillon : *Mme F.-W. Zahn*. — Médailles : *Méd. à D.-F.-P. Barton*. — *Tir cant. de Soleure*. (C. Amiet, inv.). — *Méd. pour l'inauguration du Stand de Saint-Georges* (F. Beauverd. inv.).

1896. — Buste : *Alphonse de Candolle*, bronze, à l'Université. [Nos Anciens, IV, pl. p. 46]. Médaillon : *Edouard Humbert* (second portrait). — Médailles : *Grand Tir de l'Exposition nationale suisse* (revers, F. Beauverd inv.). — *Tir du Village suisse*. — *J. Dassier*, d'ap. A. Dassier (jeton pour la Soc. s. de Num.). — *Méd. de récompense de l'Exposition nationale suisse*. Gr. mod., avers, sc. (A. Mayer inv. finx.).

1897. — Médaillons : *Mme J. Crosnier*. — *Maurizio Schiff*. — *Pasteur J.-M. Cougnard*. — *Emmanuel Droin*. — Médailles : *Méd. de la Fondation Allemandi à Soleure*. [Nos Anciens, IV, fig., p. 47]. — *Méd. à Th. Turrettini*. [Nos Anciens, IV, fig., p. 50].

1898. — Médaillons. *Daniel Baud-Bovy*. — *Jeanne Baud-Bovy*. [Nos Anciens, IV, fig., p. 54]. — *Alice et Suzanne Balland*.

1899. — Médaillons : *Philippe Plantamour*. — *Emile Balland*. — *Juliette Balland* (2 méd.). — *Félicie Bovy*. — *Louise et Paul Tournier*. -- *Pierre Vaucher*. — Médailles : *Méd. à Emile Balland*. — *Méd. Philippe Plantamour*. — Bas-relief : *Maquette d'un bas-relief destiné au château de Gruyères*.

1900. — Buste : *Alfred van Muyden*, bronze, à l'Exposition permanente de l'Athénée. [Nos Anciens, IV, pl. p. 52]. — Médaillons : *Gédéon Dériaz*. — *John Cuénoud*. — *Dr Isaac Mayor* (3 méd.). — Médaille : *Méd. pour la Société des Carabiniers de Lausanne*, avers (E. Pinchart, inv.).

1901. — Buste : *Charles Galland*, bronze, Musée des Beaux-Arts. — Médaillons : *Charles Galland*. — *Jean-François Bovy*. — *H.-E. Hutton*. — Médailles : *Fédération des Sociétés d'agriculture de la Suisse romande*. — *Les dernières cartouches*. (X, inv.).

1902. — Médailles : *Méd. du 3me centenaire de l'Escalade* (S. E. M. E., édit.). — *Plaquette du Tir cant. genevois* (A. Bally et C. Roch, inv.).

1903. — Médaillons: Dr *Isaac Mayor*. — *Auguste Baud-Bovy* (inachevé). — Médaille : *Méd. pour les Concours de Façades*. (Association des Intérêts de Genève).



Impression
de la Sté Anonyme des Arts Graphiques
Marque S. a. d. a. g.
Genève.

Composition
de W. Kündig & Fils
Imprimeurs
Genève.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Notice sur Barthélemy Menn (épuisé).
A travers les Alpes (illustré).
Le Mont-Blanc de près et de loin (illustré).
La Meidje et la Barre des Ecrins, ouvrage illustré de nombreuses reproductions en couleur d'après les tableaux et dessins de *E. Hareux*.
Peintres genevois (Liotard, Huber, Saint-Ours, De la Rive). — Première série.
» (A.-W. Töpffer, Massot, Agasse). — Deuxième série. — Ouvrage couronné par l'Académie Française.

En Collaboration :

Le Poème Alpestre, musique de *E. Jaques-Dalcroze*.
Blanche-neige, Id.
Le Chateau d'Amour, musique de *Hugues Bovy*.
Les Airs et Chansons couleur du temps, musique de *G. Doret*.
Le Jardin d'enfants, Id
Le Livre des Mères, Id.
Les Armaillis, avec Henry Cain; musique de *G. Doret*. (Légende lyrique représentée au Théâtre de l'Opéra-Comique, à Paris.)
Le Nain du Hasli, avec Henry Cain; musique de *G. Doret*.
La Fée d'Aï, Id. Id.

En Préparation :

Guillaume-Tell, avec Henry Cain; musique de *G. Doret*.
Corot.
Chansons.

Pour Paraitre :

La Légende de Strettlingen, illustrée par *E.-G. Reuter*.
La Grèce par Monts et par Vaux, ouvrage illustré par *Fred. Boissonnas*.
Vacances d'Artistes. De l'Engadine a Genève, par le Tessin. Ouvrage illustré de lithographies par *Giacometti, Dunki, Vallet, etc.*



